

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

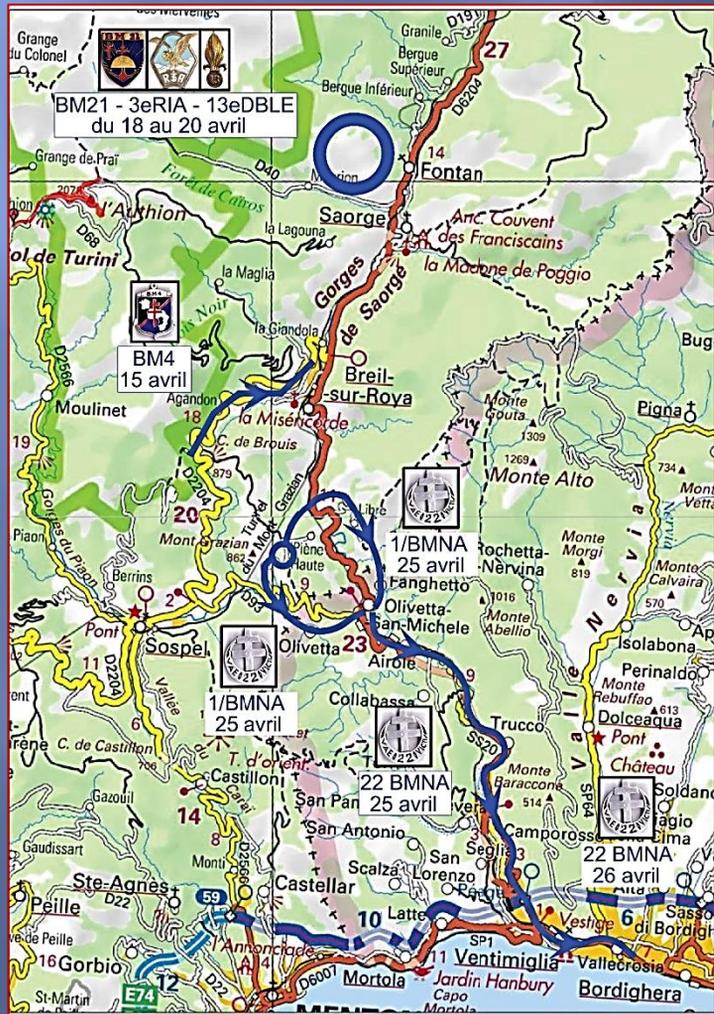
Le Bataillon de Marche 4 et le 22 B.M.N.A. dans la Vallée de la Roya

La cime de Pezurbe fut atteinte par le B.M. 21 le 17 avril dans la journée. Dominant le village de Fontan, sa prise menaçait de couper la retraite de toute la 34^{ème} division allemande vers le col de Tende en créant un bouchon dans la vallée de la Roya. De ce fait, le Major Sunkel, suivant les ordres du général Leb, ordonne la reprise de cette position. Malheureusement, le B.M. 21 est alors étiré sur un front d'une dizaine de kilomètres et éloigné de ses bases. Sur tout le front la résistance ennemie se raidit ; d'un côté comme de l'autre, on se bat avec le dernier acharnement et les pertes sont sévères au B.M. 21 et à la Légion accourue en renfort. Le 24 avril le D.A.Alp annonce une retraite générale de l'ennemi sur le front d'Italie. Le B.M. 4 et le 22^{ème} B.M.N.A. ne trouvent plus alors devant eux que des champs de mines qui blessent grièvement leurs soldats. Le 24 avril, le 22^{ème} B.M.N.A. franchit la frontière franco-italienne et s'empare du hameau de Piena. Le 25 avril au soir la 2^{ème} brigade borde la Roya, de Breil à la mer. Mais la deuxième partie du programme, pénétrer en Italie, reste encore à exécuter...



Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

1944-1945 – Parcours de la 1^{ère} Division Française Libre



« C'est ainsi devant SAORGE, où commencèrent les aventures guerrières de Napoléon Bonaparte, que s'acheva pour la compagnie une campagne qu'elle avait rêvé d'aller terminer au cœur de la BAVIERE ou sur les rives du DANUBE, chez l'ennemi ».

Yves GRAS (B.M. 21)

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe



CHRONOLOGIE DES OPERATIONS

et sommaire des témoignages

1 – LE B.M. 21 ET LA LEGION

A LA CIME DE PEZURBE



17 Avril

La section Albospeyre développe son action jusqu'aux Granges de Cabanières.

La 2^{ème} cie Lafaurie réussit à contourner les positions allemandes par le Sud et s'empare de la cime de Pezurbe qui ne s'élève qu'à 1.000 mètres, mais qui surplombe Fontan et la vallée de la Roya... Cette situation gêne considérablement les communications entre les diverses unités allemandes...

- 4 - *Récit de Robert Arqueros (B.M. 21)*

18 Avril

B.M. 21 - Dès les premières lueurs de l'aube, les batteries allemandes déployées dans le secteur de San Dalmazzo pilonnent la cime de Pezurbe qu'occupe la 2^{ème} cie.

Après-midi - la 2^{ème} section descend la vallée de Cairois jusqu'à 1 km de Saorge pour s'aligner sur la 2^{ème} cie qui a atteint la cime. La 3^{ème} section se porte sur les pentes sud de la cime de Pèzurbe pour faire la liaison avec la 2^{ème} cie.

- 5 - *Récit de Raymond Sautreau (B.M. 21)*

- 6 - *Récit de Robert Arqueros (B.M. 21)*

19 Avril

B.M. 21 – 11h - seconde attaque allemande, arrêtée par un tir d'artillerie. On aperçoit au loin les Allemands se replier du ravin de la Ceva.

2/D.B.L.E. – la 6e cie doit relever le B.M. 21 et remplacer le détachement Arqueros sur Pèzurbe.

La relève, délicate, doit s'échelonner sur 48 heures.

La section Sautreau de la 1^{ère} Cie du B.M. 21 (capitaine Gory) doit occuper le vallon de Campeï toute la nuit pour donner le temps à la relève de s'installer. Elle subit un accrochage, sans dommage, vers le fond du vallon.

- 8 - *Récit du colonel Henri Beraud*

- 9 - *Récits de Robert Arqueros et de Raymond Sautreau*

20 Avril

B.M. 21/13 D.B.LE. - 1h du matin - les survivants du B.M. 21 commencent à évacuer la cime de Pezurbe tandis que la 6/2 B.L.E. du lieutenant Mantel occupe complètement le site.

5h30 - nouvelle courte et violente préparation de mortiers annonçant une attaque sur les baraquements de Campeï. La section Sautreau et le détachement Arqueros, atteints en plein repli, perdent 15 hommes.

6h - violent tir de barrage ennemi sur la cime de Pèzurbe. 200 *Gerbirgsjäger* se lancent à l'assaut, à revers, de la cime tenue par 70 défenseurs français. L'Oberfeldwebel Klein est grièvement blessé.

Au bout d'1 heure, la 6^{ème} cie de la Légion, mal installée, ne résiste pas et reflue sur les pentes Sud jusqu'aux positions de la cie Muller (B.M. 21).

A 7h, ils perçoivent sur la cime certains de leurs camarades faits prisonniers.

Une contre-offensive désespérée parvient à faire fuir les chasseurs de montagne allemands, mais les pertes sont lourdes. La 6^{ème} Cie Mantel a fondu dans la bataille ; les nombreux blessés (dont le capitaine Gory du B.M. 21) doivent être brancardés pendant de longues heures de marche jusqu'à la Redoute des 3 Communes. La 1^{ère} compagnie du 2^{ème} B.L.E. reflue vers Maurion ; dans l'après-midi le B.M. 21 gagne à pied le fort de Plan-Caval.

- 11 - *Récit de Raymond Sautreau (B.M. 21)*

- 12 - *Récit du colonel Henri Beraud*

- 13 - *Récit de Robert Arqueros (B.M. 21)*

- 14 - *Récit de Domingo Lopez (13 D.B.L.E.)*

- 15 - *Journal de route de René Martel (B.M. 21)*

- 16 - *Récit de François Engelbach (1^{er} R.A.)*

24 Avril

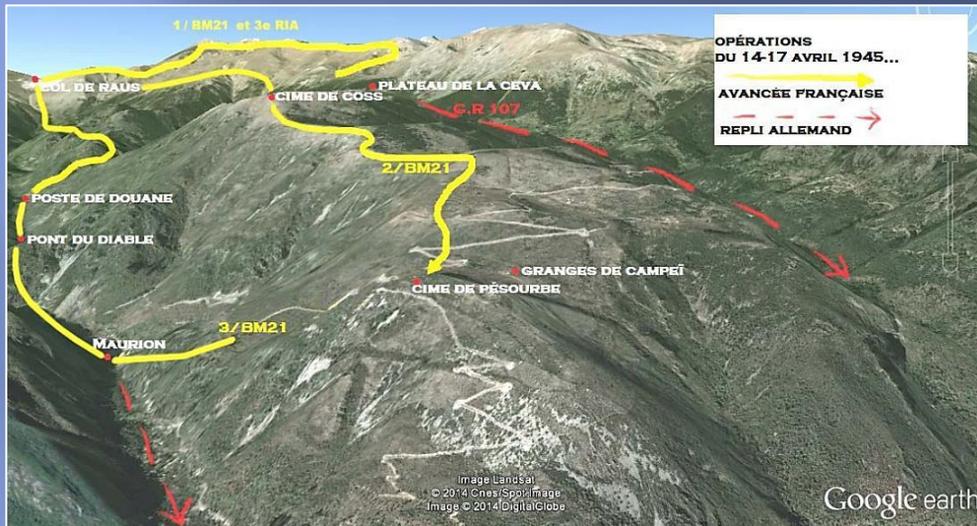
Un télégramme du détachement de l'Armée des Alpes annonce une retraite générale de l'ennemi sur le front d'Italie. La poussée continue...

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

1 – LE B.M. 21 A LA CIME DE PEZURBE



Carte Simon GREBOVAL

INTERET STRATEGIQUE DE LA POSITION

Henri Klingbeil

« Le 17 avril, les défenses allemandes sur le plateau de la CEVA furent tournées «largement par le Sud», obligeant les Allemands à faire retraite pour ne pas risquer d'être encerclés.

La cime de PEZURBE fut atteinte par le B.M. 21, objectif de la journée. (...)

La prise de la cime de PEZURBE dominant le village de FONTAN menaçait alors de couper la retraite de toute la 34^{ème} division vers le col de TENDE en créant un bouchon dans la vallée de la ROYA.

L'importance stratégique de ce secteur fut mise en valeur dès 1705, au cours de la guerre de Succession d'Espagne, après la chute de Nice. Les Sardes s'étaient alors repliés dans la forteresse de SAORGE et bloquèrent avec succès les Français dans leur progression vers le col de TENDE. Ainsi, pour le commandement allemand en 1945, la situation était bien plus critique que la perte de la ligne de crête de l'Authion. (...)

Les Allemands, comme les Austro-Sardes en firent le point central de leur défense pour bloquer l'accès au col de TENDE. Ils considéraient que la reprise de la cime de PEZURBE était vitale pour permettre une voie de retraite aux troupes de la 34^{ème} division combattant plus au Sud.

Le major SUNKEL, commandant le 1^{er} bataillon du 107^{ème} régiment, devait, suivant les ordres du général LIEB, tenir à tout prix ce secteur.



Le Major SUNKEL

Source : Le front oublié des Alpes Maritimes

- Henri Klingbeil -

1 – LE B.M. 21 A LA CIME DE PEZURBE

JOURNEE DU 17 AVRIL 1945

Il ordonna donc à son bataillon de reprendre cette position. L'état-major allemand n'était pas au courant de l'ordre de mission français prescrivant une attitude purement défensive. Le commandement français considérait la cime de PEZURBE comme « *l'objectif final à ne pas dépasser* ».

Le major SUNKEL décida de lancer une contre-attaque afin de reprendre celle-ci qui était alors défendue par le B.M. 21.

Ils attaquèrent le 18 avril, après une violente préparation d'artillerie. Les Français eurent 11 blessés, reculant tout d'abord, pour conserver finalement la position.

Le commandement français décida de renforcer la défense, face à la vigueur de la réaction allemande.

Le colonel considéra cependant que les hommes sous son commandement étaient totalement épuisés et qu'ils devaient être relevés dès que la cime de PEZURBE serait solidement tenue.

Les troupes étaient effectivement très étirées, empêchant de vastes mouvements de manœuvres. Les Français, pour éviter les contre-attaques locales allemandes qu'ils subissaient sans relâche depuis le début de l'offensive, donnèrent à leur système défensif une plus grande profondeur. Les soldats de la 1^{ère} D.F.L., riches de l'expérience des combats des jours précédents, mirent en application ce dispositif pour tenir la cime de PEZURBE, face aux multiples contre-attaques allemandes ».

Henri Klingbeil



Le colonel RAYNAL suit la progression des bataillons
Source : l'Epopée de la 1^{ère} D.F.L.

La 2^{ème} Cie LAFAURIE

S'INSTALLE A LA CIME DE PEZURBE

Robert ARQUEROS, B.M. 21

« Le capitaine LAFAURIE m'a confié à moi, «*Robi*» ARQUEROS le groupement de deux sections chargé de mener l'action frontale vers PEZURBE.

Après quelques rapides accrochages, nous engageons le combat sur la cime de COSS. L'ennemi est culbuté et nous nous emparons de quelques prisonniers (*tous Autrichiens*).

Par un après-midi d'avril, devenu très chaud malgré l'altitude, j'occupe ce point sans lutte. Il n'est tenu par aucun ennemi. Celui-ci n'a pas jugé bon d'occuper la cime. Cette absence me semble une erreur car depuis PEZURBE nous pouvons appuyer une progression ultérieure. Je commence à croire que, comme en Italie, l'ennemi tient le plus longtemps sur une première ligne de défense et ensuite décroche assez loin principalement de nuit pour préparer une contre-attaque.

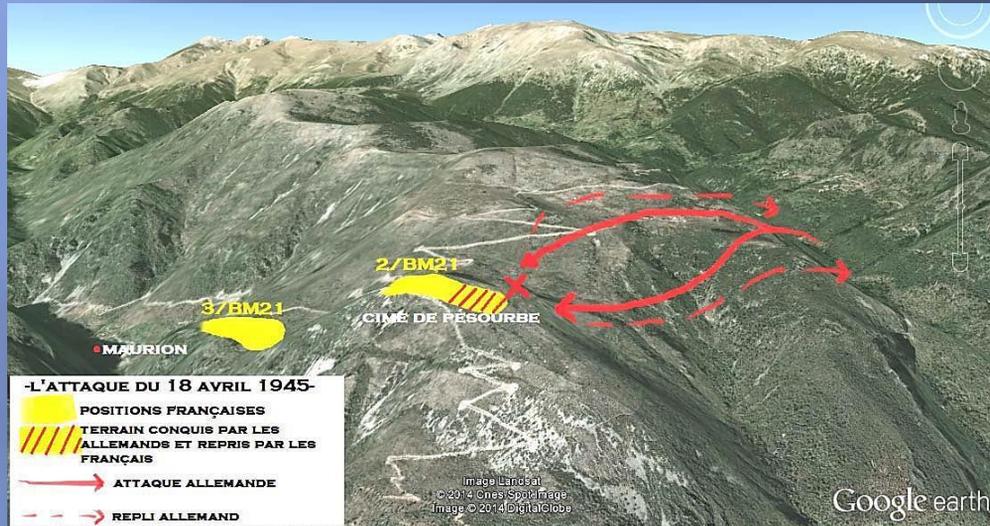
Je m'installe sommairement pour une pause car ma mission est de tenir PEZURBE dans l'attente d'un dépassement par mes amis. Je me contente de faire sur le paysage environnant des observations. Georges m'accompagne avec ses moyens lourds. Un officier d'artillerie est à mes côtés pour régler des tirs à partir de l'observatoire que nous installons.

Je ne m'organise pas pour résister mais pour soutenir des amis.

PEZURBE est presque nue en son sommet. Des lambeaux de forêt, des landes et du genévrier nain parsèment la cime de-ci de-là.

A la nuit tombée, un brutal bombardement interrompt mes spéculations. Très puissant, il nous contraint à nous aplatir dans les trous creusés hâtivement sans profondeur depuis notre arrivée. Le bombardement est intermittent toute la nuit ».

1 – LE B.M. 21 A LA CIME DE PEZURBE JOURNEE DU 18 AVRIL 1945



Carte Simon GREBOVAL

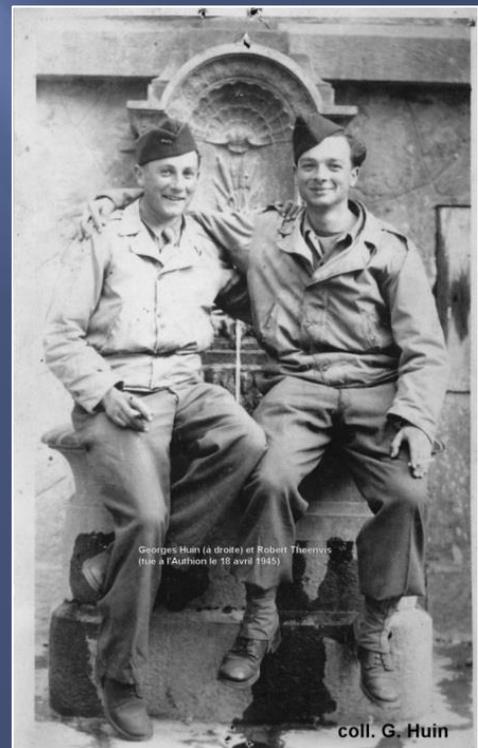
Raymond SAUTREAU, B.M. 21

« Nous sommes pratiquement « *coincés* » entre les cimes de la frontière et la vallée de la ROYA toujours allemande, et nous sommes si loin de nos bases que les vivres commencent à manquer et que nos munitions ne sont pas reconstituées. Un ravitaillement par parachutage ne réussit qu'en partie, le *Dakota* n'osant s'approcher, une bonne moitié des parachutes descend de l'autre côté de la CEVA en territoire ennemi et certains même franchissent la frontière et passent en Italie.

Au Sud, de l'autre côté du CAIROS, la Légion ne semble pas manquer de munitions. Avec un sérieux appui d'artillerie et sous un feu roulant, elle s'empare de COLLA BASSA.

Dans la vallée, notre 3^{ème} compagnie progresse et occupe MAURION. Nous nous glissons, à flanc de montagne, vers la cime de PEZURBE.

Alors que je suis encore en arrière-garde de protection éloignée, ma compagnie se fait durement contre-attaquer en s'installant sur PEZURBE. Bagarre violente mais je ne vois rien. Je reçois l'ordre de passer la nuit sur ma position et de contrôler la piste, en défensive tout azimut ».



Georges HUIN à droite et Robert THEENWISS
Tué à Pezurbe le 18 Avril 1945
Crédit photo : col. G. Huin - A.D.F.L.

18 AVRIL 1945

UN ASSAUT FEROCÉ

Robert ARQUEROS, B.M. 21

« Au petit jour des hurlements et des crépitements d'armes m'alertent sur le flanc Nord de notre position.

C'est l'assaut. Immédiatement il est féroce. Les assaillants parviennent au contact physique de nos hommes. Nous commençons à abandonner les positions les plus avancées. Nous reculons pied à pied. Les pièces lourdes de Georges tirent sans désespérer. Je deviens inquiet. Je demande à l'artillerie d'effectuer un tir de barrage près de nos positions. L'artilleur placé auprès de moi me désigne une cime qui domine PEZURBE au Nord-Ouest d'où l'ennemi, s'il l'occupe, peut diriger ses tirs d'artillerie. J'alerte le bataillon. Je lui demande soit qu'une unité de chez nous attaque cette cime soit que l'artillerie divisionnaire la matraque.

Le Commandant du Bataillon me répond que la cime en question doit être occupée par des Allemands. Il fait le nécessaire pour faire intervenir l'artillerie qui va avoir deux objectifs, PEZURBE et l'autre cime. Il a suggéré au Commandant de Brigade de lancer une attaque sur cette dernière car lui-même n'a pas les moyens de l'entreprendre.

A PEZURBE, l'adjudant chef RICHARD, de la Section qui a subi l'attaque, bouscule certains de ses hommes qui avaient tendance à refluer plus loin. La bagarre extrêmement chaude dure presque une heure. Lorsque l'attaque s'arrête nous comptons quelques morts et blessés. Le sergent-chef VOGEL qui avait lancé une contre-attaque a trouvé la mort.

Je fais reprendre les emplacements perdus, améliorer les positions en particulier en augmentant la profondeur des emplacements individuels pour éviter les éclats d'obus. Je fais le compte des munitions. Je constate qu'un reemplètement de celles-ci est nécessaire car la dépense a été importante. Je décide avec l'accord de Georges et de l'artilleur de déplacer notre P.C. qui s'est avéré très exposé.



Par miracle nous n'y avons perdu qu'un poste radio, alors que sa surface est couverte d'éclats.

L'artilleur a un pataugas inutilisable dont le bout a été arraché par un éclat d'obus ou une balle.

Nous décidons de nous placer sur le haut du versant Est de la cime d'où nous voyons nettement la ROYA. Nous pourrions être mieux cachés de l'ennemi, bien qu'ainsi placés nous ayons moins de vues sur lui. Il faut que nous puissions travailler, l'artilleur pour demander et suivre les tirs, Georges pour actionner ses armes lourdes, moi pour commander l'ensemble et me relier au bataillon. La nouvelle position de mon P.C. n'est pas sans risque car il n'est plus protégé vers l'Est.

Si l'ennemi parvient à contourner PEZURBE de ce côté, je pourrais me trouver nez à nez avec ses éléments. A la réflexion j'estime la prise de risque raisonnable, car il faudrait beaucoup de facteurs pour que cela arrive. Je demande à Georges de déplacer une de ses mitrailleuses lourdes à l'extérieur de PEZURBE vers l'Ouest pour prendre à revers de nouveaux assaillants. Nous trouvons pour cette arme un emplacement protégé. Il me reste à demander d'urgence des munitions, un autre poste radio, de l'eau et divers ravitaillements.

En bas de PEZURBE passe un torrent. Aller y prélever de l'eau pour notre ravitaillement est risqué. Il faut rassurer les hommes. L'Adjudant qui s'était distingué lors de l'assaut est l'homme de la situation.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

Notaire dans l'Aisne, il a plus ou moins dirigé un petit maquis et a accompagné tous les jeunes venus au bataillon. Il les connaît tous personnellement.

Le bataillon m'indique qu'au plus tard le lendemain matin le ravitaillement en munitions, eau et vivres sera effectué. Je fais passer l'information afin que chacun soit conforté.

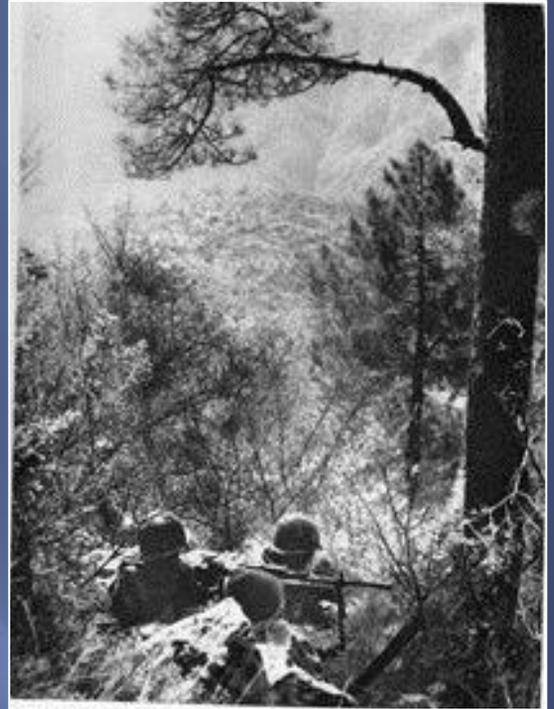
Le bombardement reprend vers onze heures et ne cessera pas de la journée. Impossible de s'isoler et de faire du feu. Impossible aussi de se rendre au torrent pour se rafraîchir. Il fait chaud.

La poussière et la fumée des explosions accroît la sécheresse de nos gosiers. Georges et l'artilleur sont très actifs. Ils me déchargent de certaines tâches. Nous pouvons nous reposer en alternance malgré le bruit de la canonnade. L'accalmie revient en fin de journée.

Des tirs intermittents de nos ennemis jalonnent la nuit.

Un sous-officier ayant demandé l'autorisation de se rendre au torrent avec deux hommes pour en ramener des bidons d'eau, j'accorde cette autorisation connaissant les besoins. Je place sur le parcours deux hommes pour donner l'alerte afin, si besoin, de pouvoir intervenir. Dans le même temps nous montons une petite opération pour récupérer un mort et l'enterrer. Les deux opérations réussissent ».

Robert ARQUEROS



Source : l'Épopée de la 1^{ère} D.F.L.



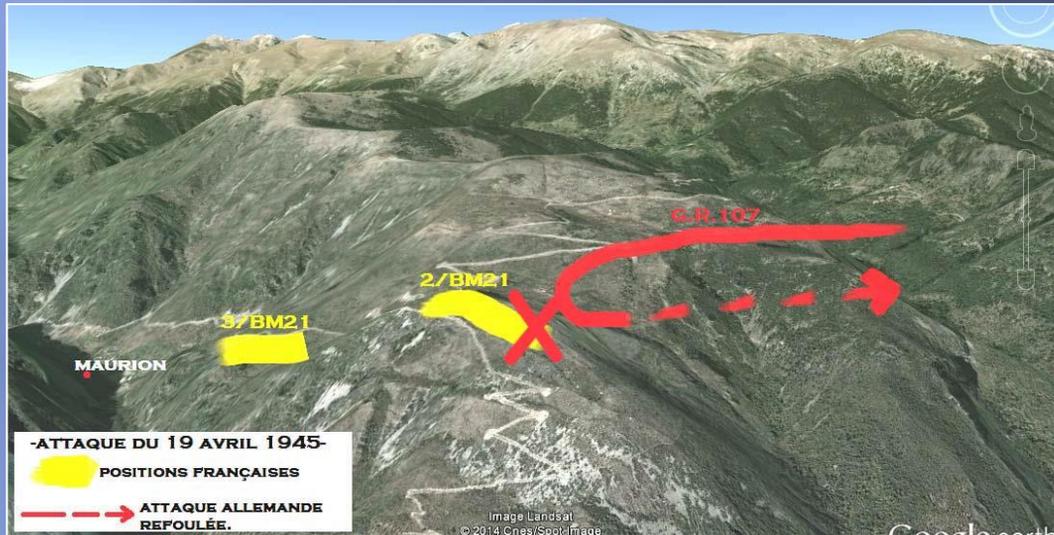
Source : Le front oublié des Alpes maritimes
- Henri Klingbeil -

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

1 – LE B.M. 21 A LA CIME DE PEZURBE JOURNEE DU 19 AVRIL 1945



Carte : Simon GREBOVAL

« Le 19 avril, la pression allemande restait toujours très forte sur les lignes françaises, aucune patrouille ne put s'infiltrer dans la vallée de la ROYA. Ce furent au contraire les soldats allemands qui lancèrent une nouvelle contre-attaque sur la cime de PEZURBE qui fut repoussée avec l'aide de l'artillerie.

Les séries de contre-attaques continuelles des troupes allemandes durant les deux semaines de la campagne surprirent les Français. On peut y voir une similitude avec les forces italiennes en 1940 qui subirent de la part des éclaireurs-skieurs français des contre-attaques ponctuelles et brutales, exploitant l'effet meurtrier des tirs répétés.

La 4^{ème} Brigade, les sections d'éclaireurs-skieurs et des éléments du 3^{ème} R.I.A. et du B.M. 21 attendirent la relève par le 2^{ème} bataillon de la Légion. Les soldats du B.M. 21 furent relevés à la cime de PEZURBE par deux compagnies de la Légion au cours de la nuit.

Le lieutenant de la 5^{ème} compagnie du 1^{er} bataillon du 107^e régiment, fut chargé le 19 avril, par le major SUNKEL, de reprendre une nouvelle fois cette position aux Français pour le lendemain matin. Les troupes allemandes qui effectuèrent cet assaut à l'aube furent spécialement appelées d'ALASSIO pour reprendre cette position considérée comme vitale.

Ce furent la 3^{ème} compagnie du 80^e régiment et une compagnie du 107^e régiment qui, ensemble, attaquèrent la position ».

Henri Klingbeil

Colonel Henri BERAUD

« Pendant la nuit, au-dessus de FONTAN, tirs de harcèlement allemand sur la cime de PEZURBE.

Vers 11h, nouvelle tentative d'infiltration ennemie ; vers PEZURBE par le CAMPEI - un vallon au Nord-Ouest de la cime.

Le lieutenant ROBI-ARQUEROS se félicite d'avoir pris des positions plus en retrait : «*afin qu'une prochaine attaque tombe dans le vide. Bien m'en a pris, car nous avons pu éviter l'écrasement par leurs tirs de mortiers et ce sont eux qui ont eu les miens*».

Un tir d'arrêt contraint les Allemands au repli.

Malgré tout la position du B.M. 21 devient critique en raison de la grande étendue de terrain qu'il occupe et de l'éloignement de ses bases : il faut 22 heures de brancardage pour porter les blessés jusqu'à la pointe des Trois Communes !

Le commandant OURSEL insiste auprès de l'infanterie divisionnaire pour que ce soit la même unité relevante qui prenne à son compte la cote 1355 qui domine le torrent de la CEVA, et PEZURBE. Le 2^{ème} B.L.E., regroupé à PLAN-CAVAL, est chargé de relever progressivement les unités du B.M. 21.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

L'opération est rendue difficile par les distances à parcourir et les pentes à grimper (*six à sept heures de marche*) ainsi que par la pénurie des mulets pour le transport du matériel.

A 13h, le commandant SIMON (2^{ème} B.L.E.) arrive avec deux compagnies. Il est convenu que la relève, qui s'avère délicate, sera échelonnée sur 48 h. La 6^{ème} compagnie (lieutenant MANTEL) est chargée de remplacer le groupement ROBI-ARQUEROS sur PEZURBE... » . **Henri BERAUD**

SOUS LES BOMBARDEMENTS

Robert ARQUEROS, B.M. 21

« Au matin, alors que l'artillerie ennemie s'est tue depuis quelque temps, je vois arriver à cheval entouré de deux à trois mulets chargés et d'une escorte, un des officiers partis avec moi en permission de Blaye en décembre dernier.

Il ne reste que le temps de décharger et il repart muni d'un compte rendu écrit que je griffonne à l'attention du Chef de bataillon. On pourrait penser que nos ennemis ont attendu le départ du Capitaine et de son escorte pour repartir à l'attaque car celle-ci reprend. Elle n'est pas précédée par un tir d'artillerie, ce qui nous surprend.

C'est tout de suite le corps-à-corps, brutal et court. Les Allemands se sont approchés sans être vus. Je suis inquiet parce que le petit groupe de Georges aurait dû intervenir et comme convenu les prendre à revers. Les Allemands ont-ils fait la manœuvre de nuit et attendu, camouflés, le matin pour se lancer à l'assaut ? Ce qui est sûr c'est que l'arme lourde de Georges n'a pas tiré. Nous résistons non sans qu'un des nôtres ne soit tué. Les Allemands laissent deux morts sur le terrain que nous enterrons sur place et dont je récupère les papiers.

Nous enterrons également notre camarade. La litanie des tirs d'artillerie et de mortiers reprend. Elle dure jusqu'au soir. Nous sommes maintenant mieux protégés des projectiles.

Les soldats ont compris l'intérêt de s'enterrer. Pendant les accalmies ils s'emploient à cette besogne de terrassiers.

Nous commençons à sentir notre fatigue.

Mauvaise alimentation, peu d'eau, courbatures dans les trous, froid nocturne, ankyloses du fait que les obus interdisent les déplacements superflus et surtout manque de sommeil.

La radio me donne une information réconfortante. Nous serons bientôt relevés, en principe demain dans la nuit. Ce sera la Légion qui prendra notre suite à PEZURBE. Apparemment les projets de dépassement vers le Col de TENDE sont abandonnés.

Je crains une nouvelle attaque dans la nuit qui vient. Mes soldats ont été épatants jusqu'à maintenant, mais la fatigue aidant ils sont, encore plus que moi, moins exposés qu'eux, menacés de défaillances. Je me propose d'insister auprès du bataillon et de Marcel pour que la relève s'effectue sans faute le lendemain dans la nuit ».

QUAND LES MORTS SE REVEILLENT

Raymond SAUTREAU, B.M. 21

La section SAUTREAU (1/B.M. 21) doit occuper le vallon de CAMPEI pendant toute la nuit pour donner à la nouvelle garnison de PEZURBE le temps de s'installer.

« Le Bataillon doit être relevé par les Légionnaires sous la protection de la 1^{ère} compagnie ancrée sur PEZURBE. Je rejoins la compagnie pour effectuer un coup de main de nuit. Il faut identifier des cadavres allemands restés sur le terrain, loin en avant de nos lignes, et tendre une embuscade autour d'eux. Avec ma section à effectif de 24, le capitaine GORY, qui tient à mener l'affaire, emmène une pièce de mortier de 60 (!).

Partis à la tombée de la nuit, nous restons longtemps à défilement sur le mamelon de CAMPEI face au Nord et à l'Est. Puis avec l'obscurité nous avançons en ligne vers le fond du ravin où, en effet, il y a plusieurs cadavres à la source du torrent.

Près de moi le capitaine s'approche du premier corps et tend déjà la main vers lui quand...le cadavre se redresse et crie quelque chose comme *France* ou *Franz*...et aussitôt la bagarre s'enchaîne dans le noir : coup de pistolet à bout touchant du capitaine sur son mort, rafales des mitraillettes allemandes, riposte des *Thompson*, mes F.M. rétablissent l'ordre et les cadavres nous abandonnent le terrain ».

1 – LE B.M. 21 ET LA LEGION A LA CIME DE PEZURBE JOURNEE DU 20 AVRIL 1945



Carte Simon GREBOVAL

« A l'aube du 20 avril, les Allemands attaquèrent victorieusement les baraques de CAMPEÏ où les sections françaises du B.M. 21 furent rapidement débordées. (...)

Ce court combat permit de prévenir d'une attaque imminente les deux compagnies du 2^{ème} bataillon de la Légion qui étaient en place sur la cime de PEZOURBE.

A 6h, la Légion fut violemment attaquée sur la cime de PEZOURBE, par deux compagnies allemandes «*connaissant parfaitement le terrain, et nullement abattues par l'insuccès de leurs armes*».

Celles-ci tournèrent les positions de défense, par le Nord et l'Ouest et malgré le fait d'avoir été prévenue, la 6^{ème} compagnie du 2^{ème} bataillon de la Légion dut se replier ayant perdu la moitié de ses effectifs.

Les tirs d'arrêt de l'artillerie, «*mal demandés, ne sont pas intervenus en temps voulu*». Une heure plus tard, les observateurs français virent un rassemblement d'une quinzaine de prisonniers de la Légion sur la cime.

Il fallut aux Allemands trois jours de combats et six assauts pour faire tomber la position.

Le bilan pour les Français fut de 40 tués, 18 blessés et 15 prisonniers.

Pour le commandement français, ce fut la contre-attaque allemande de trop, qui porta un rude coup au moral des troupes. Les positions furent vite renforcées par l'apport de deux compagnies supplémentaires de la Légion. En fait, seule une série de bouchons fut mise en place dans les vallons menant à la vallée de la ROYA pour éviter une infiltration allemande. Les ordres étaient alors de protéger le Massif de l'AUTHION et la trouée de SOSPEL, et les lieux «*trop exposés et indéfendables furent abandonnés*».

Le commandement français estimait que plus au sud, l'occupation du village de BREIL-SUR-ROYA représentait aussi une «*pointe insuffisamment solide*» dans le dispositif de défense. La situation à BREIL-SUR-ROYA fut décrite comme très dangereuse en raison des bombardements et de la menace exercée par les Allemands surplombant le village.

Le 21 Avril, face à cette situation, il fut décidé de relever le B.M. 21 et les sections d'Eclaireurs-Skieurs et de les remplacer par le 29^{ème} R.T.A. (...)

La raison de l'échec du maintien d'une ligne de défense à la cime de PEZOURBE tenait au problème du ravitaillement des unités françaises pour rejoindre le massif de l'AUTHION. Le secteur ne disposant d'aucune route, le ravitaillement n'arrivait qu'un jour sur deux en raison des 20 heures de marche, dans des conditions extrêmement pénibles. Sans compter les problèmes inhérents au brancardage considérés comme insolubles, malgré la tentative infructueuse du 20 avril de poser un piper-cub sur le plateau de la CEVA afin d'évacuer les blessés.



Piper-cub de l'AD-AV utilisé pour l'observation et les réglages de tirs - Fonds François Engelbach

Ce fut la dernière contre-attaque allemande sur ce front. Celles-ci avaient été continues et ne furent jamais de grande ampleur, aucune ne dépassa l'ordre de deux compagnies. A l'exception des combats de la cime de PEZOURBE, ces contre-attaques locales furent effectuées par les Allemands, partant de la contre-pente sur les troupes françaises venant de s'installer sur un objectif.

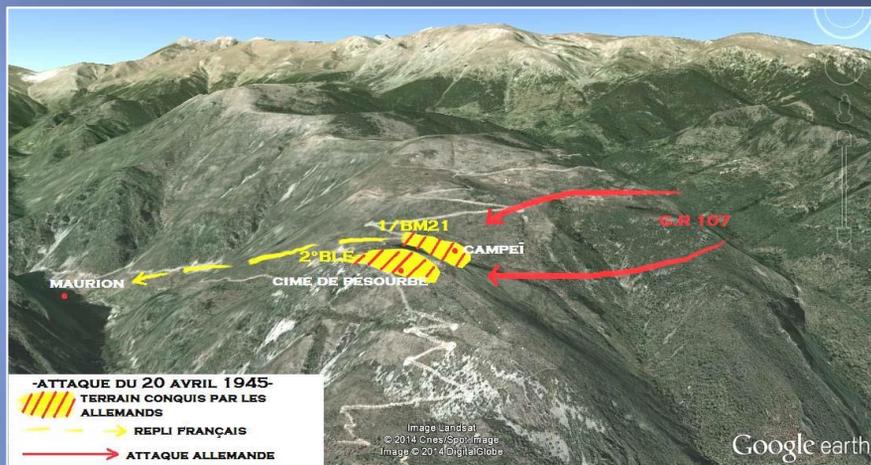
Le but était de harceler les troupes françaises pour mener des combats retardateurs, à l'issue desquels les soldats français étaient obligés à chaque fois de réattaquer les positions le lendemain, les trouvant alors vides de troupes. Le problème de la doctrine française ne prenait pas en considération les possibilités de la manœuvre adverse, figée dans les conceptions de la Première Guerre mondiale. Telle fut la cause de la surprise des Français lors des contre-attaques allemandes qui se répétèrent tout au long de l'offensive. L'état-major allemand considérait comme essentiel le maintien de ses positions dans le secteur. Cependant, pour le commandement français, ce ne furent que des combats défensifs et la priorité était de trouver une nouvelle voie de passage.

Henri KLINGBEIL

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe



Carte Simon GREBOVAL

20 AVRIL

A L'AUBE, LA « RELEVÉ »

Sous lieutenant SAUTREAU B.M. 21

« Le capitaine maintient l'embuscade et j'installe ma «section» en demi-cercle face à la sombre arête qui de FONTAN monte à 1077 puis à 1353 (au Nord-Est) .

Le capitaine et la pièce de mortier sont à 150 mètres derrière nous, au-dessus, autour d'une petite cabane de berger.

La nuit est d'encre et mes hommes sont parfaits à l'affût. Pas un bruit sur la position. Par contre, de l'autre côté du torrent, nous décelons tous des signes d'occupation de la crête. Le temps passe. Nous entendons des mouvements, plein Nord, au-dessus de notre position et je vais en rendre compte au patron. Puis, des bruits de troupe en marche nous parviennent de 1353, je retourne avertir le capitaine et lui dis ma crainte de voir la lune se lever, nous révélant notre fond. Mais « *je m'alarme à tort car c'est la relève qui s'effectue* ». Il se recouche dans sa petite cabane. La lune se lève. Lentement le décor change, des versants bleuissent puis s'éclairent.

Derrière nous, les cailloux roulent sous les pas d'une troupe qui se déplace lentement. Je scrute le terrain à la jumelle et dans la faible lumière je vois arriver... la relève.

Autour de moi, inquiets, les hommes se retournent et cette relève nous glace le sang. C'est une troupe serrée au coude à coude qui arrive, progressant courbée, les armes dressées... ce sont les *Fritz* qui abordent sans ralentir la cabane du berger !

Deux coups de pistolet, le capitaine GORY vient encore d'ouvrir le bal, mais la riposte est foudroyante. Des giclées de balles traçantes vertes jaillissent de cette masse compacte qui nous déboule dessus au pas de course avec des cris rauques et scandés. Heureusement le groupe JACQUARD a déjà fait face en arrière et tire de toutes ses armes. Le choc est rude, la vague d'assaut glisse sur notre gauche et submerge le groupe BAUDIN qui, plus bas, tourne le dos.

La mêlée est inextricable, nous ne pouvons rien faire pour nos camarades qui sont refoulés dans le fond du ravin où ils se défendent farouchement avant de se rendre. C'est ainsi que le sergent BAUDIN reprenant le F.M. des mains de son tireur FRANCOIS, tombé criblé de balles, sera saisi par une grappe d'Allemands et assommé d'un coup de grenade à manche en pleine face.

Mais pendant ce temps, le gros de la troupe essaie de nous encercler et de nous repousser dans le ravin. Une seule issue pour nous, passer au travers de cette masse qui nous enserre.

Bien groupés, nous nous ouvrons un chemin par un feu roulant. La mêlée est des plus confuses, les combattants s'interpellent en Allemand, en Français, tirent ou hésitent, mais nous passons.

Nous remontons jusqu'à la piste de PEZURBE et réoccupons une partie de la crête d'où nous chassons l'adversaire à la grenade.

Avant le jour, nous fouillons le terrain autour de nous, sans succès. Le bilan est catastrophique, tout le groupe du sergent BAUDIN est disparu, ainsi que la pièce de mortier.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

Au total, nous avons perdu la moitié de l'effectif : le capitaine, deux sous-officiers et douze hommes sont portés manquants.

Et des 15 hommes qui me restent, deux sont blessés, dont un, AUTRET, doit être évacué d'urgence.

Nous n'avons plus de munitions et la mort dans l'âme rejoignons la compagnie où mon compte-rendu et notre triste état jettent la consternation ».

*« C'est la section de droite de la 2/G.R. 107 qui vient de buter sur l'embuscade de CAMPEI. Dans la soirée, alors que la compagnie était en réserve dans un tunnel ferroviaire près de FONTAN, après une dure journée de repli, l'Oberleutnant DRESE avait reçu l'ordre de reprendre à tout pris PEZURBE qui gêne décidément trop les Allemands. Cette courte bagarre a quand même donné une demi-heure de répit à PEZURBE pour s'alerter.
Henri BERAUD*

20 AVRIL 1945

Colonel Henri BERAUD

« La position est maintenant tenue par la 6^{ème} compagnie, réduite à deux sections. Ayant occupé le terrain dans la nuit, les Légionnaires n'ont pas encore eu le temps de s'installer utilement.

Le terrain est particulièrement difficile pour les assaillants qui escaladent PEZURBE : forte pente parsemée de rochers et de restes de murettes.

L'Oberfeldwebel KLEIN qui conduit la section du centre arrive soudain en face d'un guetteur, camouflé derrière un rocher.

En s'aplatissant, KLEIN est grièvement blessé d'une rafale de P.M. C'est la bagarre ! Tournés à la fois par le Nord et par l'Ouest, les Légionnaires ne tiennent pas. La position est enlevée assez rapidement au prix de quelques pertes.

A 6h45, on aperçoit des prisonniers français sur la cime de PEZURBE.

Des rescapés de PEZURBE rejoignent progressivement le vallon du CAIROS, où ils sont recueillis par la 3^{ème} compagnie du B.M. 21.

Le retour du sous-lieutenant SAUTREAU à la compagnie «*jette la consternation*».

Le capitaine GORY, blessé par de multiples éclats de grenade, a réussi à rejoindre avec trois blessés.

Vers 11h, le capitaine GORY arrive enfin au P.C. du Bataillon à la CAUSSEGA.

Au cours de l'après-midi, un petit avion piper-cub tentera vainement de se poser pour l'évacuer. Il ne reste donc plus que le long et pénible brancardage jusqu'à la pointe des Trois-Communes où il n'arrivera qu'à 22h.

Le 20 avril est décidément une journée noire pour la Légion. Une patrouille du 3^{ème} B.L.E., poussée assez loin en direction de SAORGE, est tombée dans une embuscade. Un seul légionnaire est parvenu à s'en échapper, la moitié des autres rejoindra le lendemain à l'aube: huit seront faits prisonniers. Pour la 13^{ème} demi-brigade, ce sera le dernier combat de la Seconde Guerre Mondiale, commencée 5 ans auparavant dans les neiges de NARVIK ».

Raymond SAUTREAU, B.M. 21

« **20 avril** - Je n'ai plus que deux sous-officiers et 10 hommes, nous sommes abattus et épuisés mais devons nous installer en défensive sur la piste de CAMPEI.

Toute l'artillerie divisionnaire écrase les crêtes qui nous dominaient cette nuit, de 1353 à 903 et une forte reconnaissance ratisse la crête de CAMPEI. Elle ramènera deux morts et deux blessés dont le capitaine GORY gravement atteint par balles et par éclats de grenade.

21 avril - La bataille de l'Authion est terminée douloureusement pour nous.

Nous rejoignons la baisse de SAINT-VERAN seulement dans l'après-midi et embarquons sur G.M.C. pour LANTOSQUE d'où nous rejoindrons Nice par FALICON. Remise en état matériel et physique. Je récupère quelques blessés ».

20 AVRIL 1945
DELICATE RELEVÉ PAR LA LEGION
Robert ARQUEROS, B.M. 21

« Au matin, l'artillerie adverse recommence à labourer notre position. J'ai deux nouveaux blessés, ce qui m'amène à réaménager mon dispositif en faisant avancer des hommes de Georges à la place de certains des miens. L'escorte de ravitaillement nous a heureusement remis du matériel de santé. Nos blessés sont tant bien que mal soignés, car mon Adjudant notaire a quelques connaissances médicales.

Vers 10h l'arme lourde de Georges, placée en dehors de la position, tire. Est-ce une nouvelle attaque ? C'est le cas. Notre ennemi surpris ne paraît pas insister car il n'aborde pas notre première ligne. Il a dû craindre une réorganisation de notre défense et à un déplacement important de nos moyens en dehors de la cime. J'envoie Georges, sitôt l'alerte passée, afin d'être informé sur ce qui est arrivé. J'apprends que précédemment la mitrailleuse s'était enrayée et n'avait pu fonctionner. Aujourd'hui après son nettoyage elle a pu remplir la mission pour laquelle je l'avais placée à cet endroit. L'artillerie allemande reprend ses entretiens avec nos personnes, sans perte pour nous.

Début d'après-midi, le bataillon me confirme la relève pour la nuit. A mots codés, il m'indique que cette relève va engager une opération spéciale car je suis en pointe.

Une unité va attaquer dès aujourd'hui la cime au Nord-Ouest, celle qui est plus haute que PEZURBE et d'où l'ennemi dirige ses tirs d'artillerie. Une autre unité protégera le parcours de la relève par la Légion et de repli pour nous. Cette relève est d'autant plus délicate qu'elle risque de s'effectuer au contact de l'ennemi.

Il faut éviter de l'alerter pour qu'il ne nous attaque pas pendant que les Légionnaires s'installent et que nous soyons en train de décrocher. Sinon ce serait l'occupation de PEZURBE par lui. Donc, le silence avant tout.

Dès la confirmation de cette opération, j'entreprends les actions préparatoires afin que dès l'installation des Légionnaires et les consignes passées, nous puissions dégager au plus vite et en silence.

Dans le courant de l'après-midi, je prends le risque de retirer quelques armes lourdes de Georges et de les mettre en position de départ. Je constate avec plaisir que la cime au Nord-Ouest est bombardée par notre artillerie. Cette dernière bombarde également la partie Nord de PEZURBE, pouvant donner à penser à la préparation d'une attaque de notre part. Toute l'après-midi, notre artillerie arrose les positions supposées de l'Allemand.

La nuit venue, les premiers éléments de la Légion arrivent. Nous décrochons groupe par groupe. Chacun d'eux se dirige d'une manière autonome vers le P.C. de la Compagnie ou vers le P.C. du bataillon car j'ai prescrit deux itinéraires afin de ne pas concentrer trop de personnel et de diminuer les inévitables bruits d'une troupe en marche. Chacun est comptable de son sort. La relève prend presque toute la nuit. Je pars le dernier avec un petit groupe de quatre hommes. L'artilleur est avec moi. Georges est déjà loin.

Sur le chemin du retour qui m'amène au P.C. du bataillon, aucun incident. J'y arrive quand le jour s'installe. J'apprends que notre opération a été réussie, bien que l'unité envoyée vers la cime du Nord-Ouest n'ait pu l'occuper.

Mais j'apprends aussi que PEZURBE a été emportée par une nouvelle attaque allemande ! Tous les Légionnaires seraient prisonniers. Je l'ai échappé belle.

Il est toujours question de franchir la frontière et de passer en Italie. Mon unité se déplace en véhicules, car l'ennemi paraît avoir largement reculé. Elle s'arrête sur ordre du Commandement au-delà de la frontière dans un village dont j'ai oublié le nom sur la route de CUNEO.

Nous n'irons pas plus loin ».

Robert ARQUEROS

DERNIERS COMBATS

Domingo LOPEZ, 13 D.B.L.E.



Les mémoires de Domingo Lopez, «Survivant de Bir Hakeim», s'achèvent sur ce dernier récit. Rien n'indique qu'il s'agisse des combats de la Légion à Pezurbe, il témoigne néanmoins de l'état d'esprit d'un légionnaire F.F.L. au terme de ces quatre ans de guerre qui prirent fin dans l'Authion.

« Cette nuit-là nous dormîmes à une halte et à 3h du matin nous partîmes à l'attaque.

Nous fîmes une partie du chemin en camions pour charger ensuite le matériel à dos de mulets et continuer à pied. Nous nous approchâmes facilement du premier objectif et bientôt les autres tombèrent.

A ce moment déjà on chuchotait que la guerre allait se terminer d'un moment à l'autre ce qui, au lieu de nous donner du courage, nous faisait penser qu'on pourrait bien être tués maintenant après avoir échappé à la mort plus de trois ans et dans des circonstances pires.

Enfin on nous laissa nous reposer pendant 48 heures et nous pensâmes «deux jours de gagnés sur la fin de la guerre». Qui disait qu'elle ne pouvait pas se terminer pendant que nous étions là !

La prochaine position que nous eûmes à prendre nous le fîmes sans tirer un coup de feu, nous étions sous la protection du poste de commandement.

Un matin la compagnie de mitrailleuses légère occupa un poste avancé avec quelques sections d'infanterie et fut attaquée, perdant trente hommes, morts ou prisonniers. Dans l'après-midi, les allemands prirent à notre barbe un observatoire ; la situation semblait compromise.

A la nuit ARTOLA nous dit qu'il allait ordonner aux hommes de la pièce de se préparer «à partir», sans bouger beaucoup, sans se faire voir.

Comme tout cela sentait mauvais, nous lui demandâmes ce qui se passait et il nous raconta une histoire de patrouille que bien entendu nous n'avalâmes pas, lui laissant entendre qu'il pouvait dire tranquillement de quoi il retournait.

Car il y avait longtemps que nous n'étions plus des bleus et que tout cela ressemblait à une charge comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

Il consentit à admettre en effet que nous nous retirions parce que les choses allaient mal, mais qu'il ne fallait pas que nous en parlions aux autres pour ne pas les alarmer.

La facilité avec laquelle le commandant abandonnait le terrain nous paraissait bizarre, mais nous pensâmes que du fait de la fin prochaine des hostilités, il ne voulait pas s'exposer inutilement. Selon notre opinion, c'est une des meilleures décisions qu'il ait prise pendant les longues années qu'il fut notre chef, car il fallait voir avec quel plaisir nous mêmes tout en œuvre pour lui obéir au pied de la lettre.

A 1h du matin nous nous ébranlâmes dans le plus grand silence. Cela, les mules ne le comprenaient pas et elles commencèrent à renâcler avec les caisses de munitions, faisant un bruit de tous les diables qui nous mit les nerfs à fleur de peau.

A l'aube nous fîmes halte, rompus de fatigue d'avoir fait tout ce trajet en remorquant les mules.

Lorsque ceux qui protégeaient la retraite nous eurent rejoints, nous nous avisâmes d'un fait curieux. Lorsque vint l'heure d'abandonner les positions, notre artillerie commença à tirer sur l'endroit que nous venions de quitter et les Allemands en firent autant.

Chacun préférait éviter la destruction de ses troupes en retraite, et les deux, croyant contenir l'ennemi, faisaient feu au même endroit. Et chacun s'en fut de son côté.

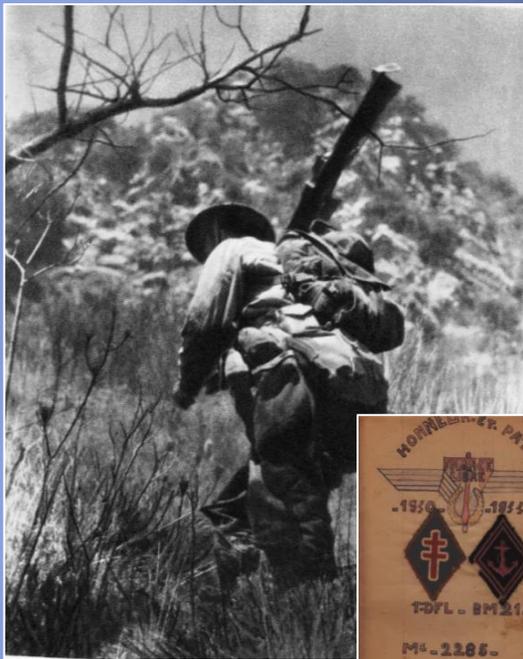
Et ainsi, aussi comiquement, se termina pour nous la grande tragédie qui durant des années ensanglanta le monde, endeuillant des millions et des millions de foyers.

Ceci fut notre dernière intervention dans la grande lutte des démocraties, contre les funestes régimes totalitaires et les dictatures enfin abattus ».

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe



Source : l'Epopée de la 1^{ère} D.F.L.

LE JOURNAL DE MARCHÉ DE RENE MARTEL B.M. 21, Cie Lafaurie

Christian Martel, fils de René MARTEL, a découvert après la disparition de son père le Journal de marche que ce dernier a tenu durant la campagne de France de la 1^{ère} D.F.L.

De nombreux extraits de ce Journal ont été publiés dans différents articles du projet « Villes et villages libres avec la 1^{ère} D.F.L. 1944-1945 ».

Christian Martel a également enregistré des passages de ce Journal dans le documentaire de Pascal Vanotti présenté page 19.

Ce précieux document corrobore les relations plus « techniques » des témoins, notamment celles des officiers ou sous-officiers. Il apporte un témoignage sans fards sur les souffrances endurées par les hommes de la D.F.L., et singulièrement des Bataillons de Marche, dans leurs derniers combats à l'Authion.

Avril 1945

« Appelés d'urgence au soir, on repart, on est mitraillés dans tout le parcours, les mulets tombent dans les ravins.

Il arrive un moment, ou l'on prend notre matériel à dos.

Il faut s'accrocher aux rochers.

Les 50 kg ne sont pas lourds sur le dos. Le sac, le trépied, le fusil, cartouches, grenades etc....

On arrive en vue de Fontan à minuit.

A 6h du matin, réveil en fanfare.

Au matin, on repousse une contre-attaque. 7 contre-attaques pour aujourd'hui.

D'après les officiers, dans la matinée, on aurait eu plus de 900 obus boches, sans compter les mortiers.

Dans l'après-midi, la voltige se replie, il reste encore deux obus de mortier à tirer.

Le tireur de la pièce est blessé, trois balles au ventre, une à la cuisse, une au bras.

La bande de sa mitrailleuse explose trois fois par les balles boches.

Il tient le coup ; son copain descend sept boches à coup de fusil dont le chef.

On est cernés. Si on relève la tête, c'est une balle en plein front.

Les tireurs d'élite veillent.

Sur le chemin, on rencontre des squelettes de bêtes et des cadavres de civils.

Quatre femmes sont encore là, ce sont les boches qui les ont fait partir dans la montagne l'hiver.

La mitrailleuse crache toujours, on a plus d'eau depuis deux jours.

La nuit, on retourne à d'autres positions pendant deux jours.

Je veux boire mon dernier coup d'eau, une balle passe entre ma main et ma bouche.

Le bidon, je ne l'ai plus retrouvé.

Je guette, je vois le boche, je lui ai passé le goût du pain.

Quatre jours sans boire, une boîte de ration KS par jour ; on mange les paquets de limonade.

Un mortier manque de peu de tomber dans la tranchée.

On est encore encerclés.

On se prépare à tailler la route.

Mais l'artillerie française intervient.

Le soir, à 9h, on est relevés par la légion.

Ne voulant pas prendre nos positions, le lendemain, ils sont faits prisonniers.

Le soir, impossible de repasser la montagne, tout le monde saigne du nez.

Le matin, on repart, enfin de l'eau.

C'est à celui qui courra le plus vite pour boire.

On rencontre un blessé que les brancardiers ne peuvent pas emmener.

On l'emmène avec nous, c'est le tireur de la mitrailleuse, toujours avec ses trois balles dans le ventre.

On évacue les morts, 3 par dos de mulets.

Le 24 avril 1945

Nous arrivons au fort des Trois Communes. Là, on a de l'eau pour se nettoyer.

Le 25 avril 1945

On rejoint Tourette. Quel bon petit vin.

Nous sommes invités partout ».



DU 20 AU 25 AVRIL 1945
LES ARTILLEURS A PEZURBE
François ENGELBACH (1er R.A.)

20 avril

« 5h du matin ; des bruits de mitrailleuses et d'arrivées de mortiers nous réveillent en sursaut. Le bruit d'une contre-attaque boche court de bouche en bouche. CORDONNIER et le capitaine montent vers 6h au O₇ pour observer les mouvements. Ils reviennent après un calme de quelques moments. Ils ont tristes mines.

La Croix de PEZURBE et CAMPAL ont été abandonnés. Nos hommes éreintés par la marche d'hier se sont laissé surprendre par les boches. Tous sont prisonniers, même notre seconde équipe. Quelle catastrophe. On aperçoit de O₇ les hommes de la Légion que les boches rassemblent sur la crête pour les constituer prisonniers.

Au cours de la journée les renseignements arrivent aussi. Certains ont pu fuir par la pente Sud et descendre dans la vallée du CAIROS. On apprend à notre grande joie que notre équipe est sauve mais a abandonné tout son matériel.

Nos lignes s'établissent sur les points suivants : Cote 1353 Collet d'ALBEI et vallée située en dessous de la MAUVA.

L'évacuation des blessés et le ravitaillement deviennent problématiques. Au cours de l'après-midi on lance des appels au Piper-Cub pour évacuer les blessés. Pendant une heure il tourne autour du plateau de la CEVA et essaye en vain d'atterrir. Finalement il nous lâche un message nous prévenant que, vu la profondeur du plateau, il lui serait impossible de reprendre le vol.

Au cours de la journée les boches harcèlent nos pistes de ravitaillement et on l'air de s'attendre à une contre-attaque. La soirée se passe calmement ainsi que la nuit. Mais nous demandons une équipe de secours pour remplacer celle du lieutenant de NEUFVILLE.

21 avril

Au petit jour nous montons à O₇. Il fait beau et chaud. On n'aperçoit plus de boches. Le lieutenant de NEUFVILLE arrive et nous fait le point de la nuit sur la perte de PEZURBE.



Légende : 20 avril - 07 bis installé depuis la veille au soir à Pezurbe tombe entre les mains des Allemands. L'équipe réussit à se cacher et le 21, par la vallée de Caïros, rejoint O₇ à la cime de Coss, P.C. du 2^{ème} B.L.E, commandant Simon

Photo du haut : Jean Galle, Louis Valay (au centre)

Photo du bas : Lieutenant de Neufville, Galle, Condamin Navarro
Fonds François ENGELBACH



Notes de mon journal de marche :
" de 2^{ème} B.L.E vient de perdre PEZURBE
Cote 999 avec notre observatoire O₇ bis.
Un Piper-cub de CADAV tente d'atterrir...
pour le ravitaillement en nourriture
et l'évacuation des blessés (10 heures de
bravoure à bras d'homme)...
Un message nous est lancé après une
heure de tentative pour nous informer
que l'atterrissage est impossible vu
l'enneigement du terrain.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

Le capitaine attribue cela à la relève qui s'est faite la nuit et au commandant de compagnie qui n'a pas eu le temps de prendre connaissance de ses positions et ensuite à la fatigue des hommes et au manque de munitions.

L'ennemi continue son harcèlement. Des pièces ennemies nous canardent de SAN DALMAZZO et de derrière la MAUVA. On les contrebate au moyen de nos 155 et de l'aviation. La nouvelle équipe commandée par le lieutenant VIELE arrive et va prendre position à la cote 1353. Les mortiers tombent fort dans cette région pourvu qu'il ne leur arrive rien. Nuit calme.

22 avril

Journée calme dans son ensemble. Harcèlement ennemi sur nos positions. Contre-batterie de notre part. Le commandant SIMON et le capitaine ont l'air affairés. Il se prépare quelque chose. Vers le soir j'apprends que ne pouvant tenir les positions, vu les difficultés que nous y rencontrons, nous allons faire un repli. Celui-ci se déroule à 21h ; l'ennemi entendant du bruit riposte et arrose nos positions de mortiers. Le décrochage s'effectue quand tout à coup un homme s'amène affolé au P.C. et signale une cinquantaine de boches dans le bois du COLLET D'AIBES avec des lanternes. On monte en vitesse à O₇ et on déclenche un tir d'arrêt. Spectacle curieux !! Les lumières continuent à bouger et à brûler. On en conclut que c'est un attrape-boches qui, probablement, descendent à leur tour. Les éléments une fois repliés on apprend que BLANDIN et MATTEI sont blessés. MATTEI assez gravement, un éclat dans la poitrine et dans le visage. BLANDIN, plusieurs petits éclats mais pas suffisant pour qu'il soit évacué.



Juin 45. BLANDIN

Fonds François Engelbach

23 avril

Journée calme, enfin relativement calme. L'artillerie ennemie se montre plus ardente que les jours précédents. L'ennemi n'a rien vu de notre décrochage puisqu'il continue à harceler nos anciennes positions.

On doit se replier aujourd'hui jusqu'à la CONZA où le 2^{ème} B.L.E. se fait relever par la 29^{ème} R.T.A. On prépare les tirs d'arrêt et à 21h comme la veille on décroche sans que l'ennemi riposte.

Nous, les artilleurs, nous rejoignons le P.C. du 29^e R.T.A. au col de RAUS. Nous arrivons le lendemain à 3h. Une marche harassante, l'ennemi harcelé par nos tirs d'arrêt n'a pas riposté ; tout se passe en ordre. On couche à la belle étoile au col de RAUS où il fait horriblement froid.

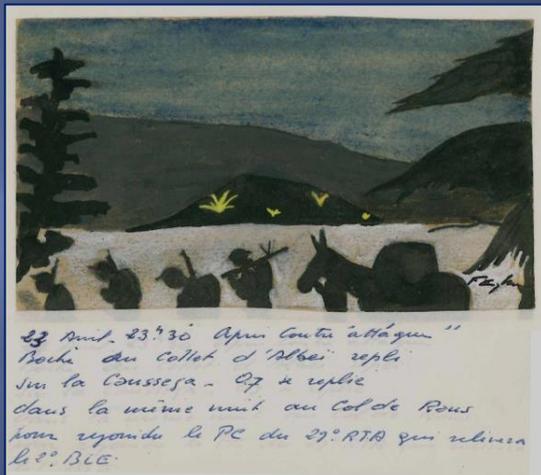


Illustration François Engelbach

24 avril

On s'installe dans la (...), on se lave et on se repose des fatigues des jours précédents. Si seulement on pouvait changer de linge... On passe la nuit dans la casemate.

25 avril

Le 29^{ème} R.T.A. est décidé à reprendre les positions perdues. On part à 14h du col et on arrive vers 17h à la cime de CAUSS où l'ennemi ne réagit même pas. Le commandant décide de continuer l'avancée et on réoccupe successivement 1353 et PEZURBE et finalement on aperçoit des civils de FONTAN nous faire de grands signaux avec un drapeau tricolore.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 21 et la Légion à Pezurbe

Nos éléments descendent un peu ahuris. En passant à PEZURBE nous apercevons les corps de nos pauvres soldats du 2^{ème} B.L.E. tués lors de la courte attaque du 20 avril. Leur décomposition est commencée et l'air en est infesté. A 21h30 harassés et tombant de fatigue après une descente de 200 à 400 m on trouve de braves gens qui nous accueillent à bras ouvert. On casse une bonne graine et on s'endort profondément. Pour comble de malheur on reçoit l'ordre du commandant MARSAULT de remonter immédiatement on remet le départ à 6h le lendemain matin.

26 avril

A 5h réveil. 6h les mulets sont bâtés et chargés. On recommence l'escalade en passant par SAORGE puis en traversant la ROYA et en remontant sur COLLA BASSA. Les mulets fatigués s'agenouillent et trébuchent. A 13 h nous arrivons à COLLA BASSA où nos Jeep nous attendent. Heureux de cette épopée nous rentrons à B, où nous allons nous reposer pour quelques jours. On apprend le départ pour NICE pour demain matin. On se prépare et on passe une excellente nuit.

27 avril

Départ du GIAGIABELLA à 8h par CABANES-VIEILLES, Baisse du CAMP D'ARGENT, TURINI, BOLLENE (*route splendide bien moins compliquée que celle de PEIRA CAVA*). Arrivés à VILLEFRANCHE à la sortie de NICE vers 15h. On loge dans un hôtel désaffecté avec une vue merveilleuse. De suite on obtient des permissions de 24h pour NICE.

A 18h30 on s'ébranle en camion, on couche à l'hôtel de Bruxelles. Excellente nuit ».

François ENGELBACH



François ENGELBACH



LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

du B.M. 21 de la 1^{ère} D.F.L.

« Dans les pas de Jacques et René
à l'Authion »



« Lorsque nous demandions à mon père de nous parler de sa guerre, il nous répondait :

" je ne trouve rien de glorieux à l'avoir faite, la guerre est une horreur, ce sont ceux qui n'en sont pas revenus qui méritent les médailles ".

Ensuite il esquivait avec quelques anecdotes où il n'avait jamais le beau rôle.

Enfants et mêmes adolescents nous n'avons plus jamais abordé le sujet.

En 2012, je suis étonné qu'il accepte enfin la médaille du combattant, intrigué par une citation, interpellé par son silence de 70 ans.

En 2013 : l'idée de me rendre dans les Alpes Maritimes sur le Massif l'Authion afin de comprendre ce que fut ce dernier combat de la 1^{ère} D.F.L. prend forme.

Début 2014 : je découvre le blog de Mesdames Roumeguère, Bongrand Saint Hillier, et Pefferkorn et leur fais part de mon projet de voyage.

Elles me mettent en rapport avec l'association Amont dont l'aide me sera précieuse.

Christian Martel un ami a lui la chance de découvrir le journal de route de son père (René MARTEL) et nous réalisons que nos pères ont eu le même parcours.

Mon projet devient nôtre.

Le résumé photographique de leur parcours terminé, nous avons demandé à mon père son avis sur notre démarche et sur son contenu.

Qu'il est difficile de livrer leurs secrets, mais si vos questions y trouvaient leurs réponses !

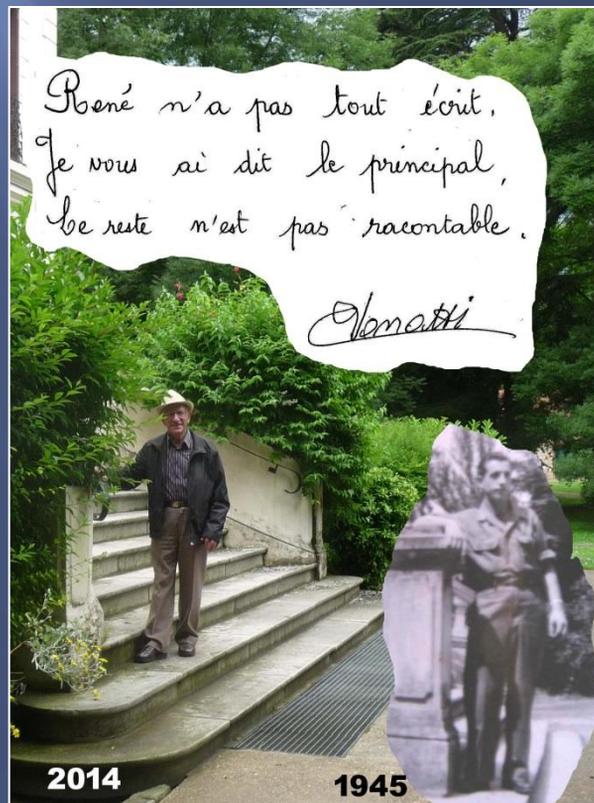
Quelle chance d'avoir encore Jacques à mes côtés, pour répondre aux miennes ».

Pascal Vanotti

Fils de Jacques VANOTTI, B.M. 21



Christian Martel, Jacques Vanotti et Pascal Vanotti.
Le reportage de Pascal Vanotti retrace les derniers combats du B.M. 21, lors de sa dernière campagne au printemps 1945 à l'Authion. Entretien avec Jacques Vanotti et lecture du carnet de route de René Martel, anciens du B.M. 21.



2014

1945

Nos remerciements à Jacques VANOTTI
pour son soutien et son amitié.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 4 et le 22 B.M.N.A. dans la Vallée de la Roya



CHRONOLOGIE DES OPERATIONS

et sommaire des témoignages

2 – Le GENIE, LE B.M. 4 et LE 22^{ème} B.M.N.A.
DANS LA VALLEE DE LA ROYA



13 Avril

B.M. 4 - A l'aile sud, vers 14h, des Allemands, habillés de blanc et agitant un drapeau à croix rouge, sortent de l'ouvrage du col de Brouis. Ils vont ramasser le soldat Paul Rocchi, laissé pour mort sur le terrain lors de l'attaque du 10 avril, et le rentrent dans le bloc.

Le sergent Rocchi du 2/B.M. 4 sera évacué dans un hôpital de Merano (Tyrol du Sud).

A l'aile Nord, nouveau parachutage de vivres sur le Capelet supérieur.

15 avril

B.M. 4 - Depuis l'aube la 1^{ère} Cie de Mareschal de Luciane marche en direction du col de Termini et du village italien de Piena.

B.M. 4/22 B.M.N.A.

6h50 - dans la Vallée de la Roya, attaque et occupation de la cime du Bosc par la 1/B.M. 4 et la 4/22 B.M.N.A.

8h15 - la 3/B.M.N.A. occupe l'ouvrage de la Cougoule.

22 - Récit du colonel Henri Beraud

10h - la 2/22 B.M.N.A. occupe le fortin du col d'Agnon.

14h30 - une patrouille du B.M. 4 occupe le blockhaus de Brouis abandonné par les Allemands.

16h - une patrouille de la 1/B.M.4 (lieutenant Choasson) descend du Bosc sur Breil. Des mines font des blessés.

- 23 - Récit de Guy de Mareschal de Luciane (B.M. 4)

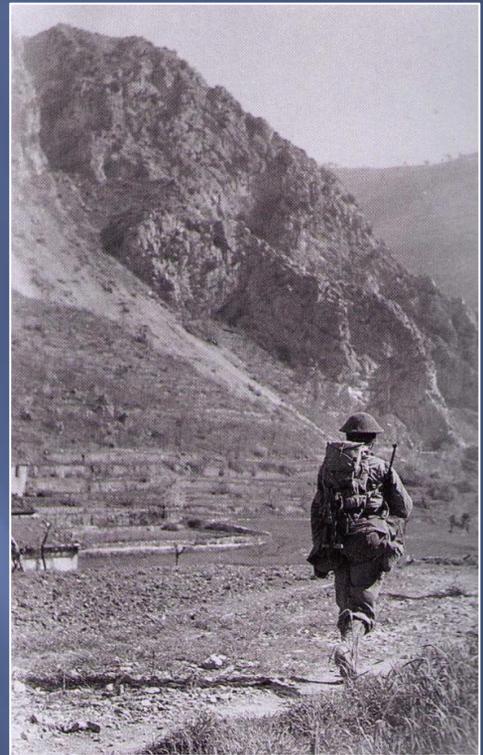
- 24 - Récit d'Henri Beaugé (B.M. 4)

- 25 - Récit de Marcel Bayron (B.M. 4 Chambarand)

- 27 - Récit d'Henri Gambourg (B.M. 4)

24 Avril

22 B.M.N.A. - par un coup de main audacieux, le 22^{ème} B.M.N.A. s'empare du hameau italien de Piena. Mais le lieutenant Fèvre est abattu par un sniper près de la gare.



Soldat de la D.F.L. dans la Vallée de la Roya
Source : Journal Roya Bevera, 2005

25 Avril

22 B.M.N.A.

La 1/B.M.N.A. et une section de la 2^{ème} compagnie atteignent la Cime du Tron puis descendent sur Olivetta .

La 4/B.M.N.A. et une partie de la 2^{ème} compagnie descendent de la Roya et occupent successivement les villages de Cotte, Aube, Libri et Franchetto

18h - jonction de tous les éléments dans la région de San Michele et ordre de se porter à marche forcée sur Vintimille, atteint en 3h de marche en passant par Aire et Trucco.

26 avril

22 B.M.N.A – une patrouille de la 4/B.M.N.A. commandée par l'adjudant Bernus est lancée sur Bordighera.

LES OPERATIONS DU GENIE dans la Vallée de la Roya

« Dans une région montagneuse comme les Alpes-Maritimes, le Génie rencontre des difficultés plus sérieuses qu'en pays de plaine. Ces difficultés sont dues à ce que les destructions sont plus payantes, car il est beaucoup moins aisé de les tourner et le terrain est plus dur à travailler. Elles sont aussi dues à ce que les intempéries ont une action beaucoup plus destructrice sur les routes.

Les principales difficultés sont rencontrées dans la vallée de la ROYA : celle-ci est profonde et, par place, très étroite. La route nationale 204, prolongée en territoire italien par la S.S. n° 20 est construite dans le fond de la vallée, c'est-à-dire que presque partout la plate-forme de la route a empiété sur le lit même de la rivière par la construction d'importants murs de soutènement, et que d'autre part, elle traverse le torrent de nombreuses fois. Comme la ROYA est sujette à des crues brusques pouvant atteindre 2 ou 3 mètres, la route est située à plusieurs mètres au-dessus de son lit et les ponts (*ou plutôt étaient, puisqu'il n'en reste plus un seul intact*), en général, d'une seule portée allant de 25 à 45 mètres.

Le fait que la route est dans une gorge profonde empêche d'attaquer les travaux en plusieurs endroits à la fois, puisqu'en général, on ne peut amener les matériaux nécessaires à une brèche que lorsque la précédente a été traitée.

Il est intéressant d'étudier, en conséquence, l'action entreprise par la Compagnie ½ pour faire passer rapidement les éléments des troupes en opération sur le trajet SOSPEL-TENDE.

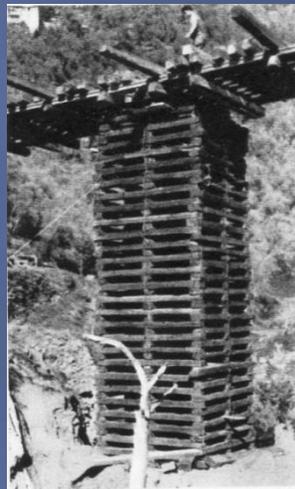
A SOSPEL, le passage de la BEVERA est assuré :

- pour les véhicules légers, sur un pont détruit dont la dalle en béton armé repose sur les culées et sur le lit du torrent. Ce pont aboutit dans les rues étroites de SOSPEL

- pour les véhicules lourds et larges, par un gué et des pistes à travers champs.

Sur la montée du col de BROUIS une brèche à flanc de rocher est rapidement aménagée au Bulldozer.

Sur la descente du Col de BROUIS, trois ponts sont détruits ; des by-pass sont établis en amont au bulldozer.



Source : L'épopée de la 1^{ère} D.F.L.



Marcel Partouche, second à gauche
Col. Marcel PARTOUCHE

Entre BREIL et FONTAN les coupures sont trop importantes pour être traitées rapidement, mais la voie ferrée est intacte entre le viaduc détruit de la GIANDOLA et un viaduc détruit à hauteur de SAORGE. En conséquence, à la GIANDOLA une piste est tracée au bulldozer à travers les terrasses de culture pour joindre la route à la voie ferrée. La pente est douce. Puis la voie ferrée (traverses et rails) est déposée jusqu'à hauteur de SAORGE, le ballast nivelé en traînant la lame d'un bulldozer. A l'extrémité côté SAORGE, la voie passe à une trentaine de mètres au-dessus de la route sur un remblai entre deux tunnels. Une rampe à pente assez raide est tracée dans le remblai.

A partir de ce point, la route franchit la ROYA. Un pont Bailey de 90 pieds simple est lancé.

A quelques centaines de mètres en amont, la route franchit à nouveau la ROYA. La compagnie ½ construit une passerelle de 7m de portée en aménageant au bulldozer des accès qui empiètent sur le lit de la ROYA (*Solution provisoire, car la passerelle peut être enlevée à la moindre crue*) ».



Col. Frédéric KARCH, chef de cdt du Génie

Source : A.D.F.L.



15 AVRIL 1945
Le B.M. 4 ET LE 22^{ème} B.M.N.A.
A LA CIME DU BOSC
Colonel Henri BERAUD



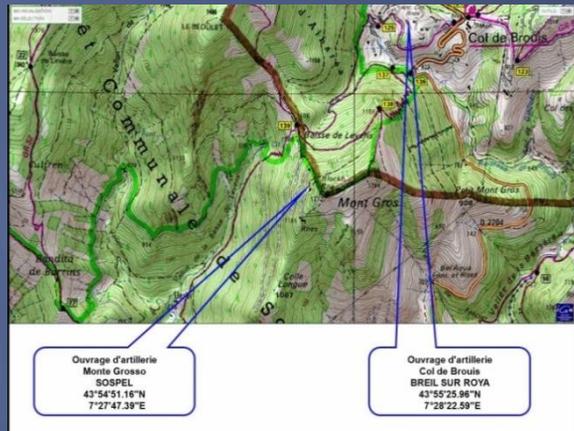
« Dans le quartier du col de BROUIS, le B.M. 4 (2^{ème} brigade) appuyé par la 4^{ème} compagnie du 22^{ème} B.M.N.A. est chargée d'enlever la cime du BOSC, qui a coûté si cher le 10 avril, et l'ouvrage de la Croix de COUGOULE.

Leur possession donnera un excellent observatoire qui prend en enfilade la vallée de la ROYA.

La compagnie de MARESCHAL de LUCIANE (B.M. 4) est chargée de l'opération principale, et la section de tête sera celle du sous-lieutenant VASCHALDE. Relevé de son piton, d'où il a assisté à la jumelle à l'échec de l'attaque du 10 avril, le sous-lieutenant VASCHALDE garde encore *«le souvenir précis d'un porteur de lance-flammes, probablement déjà blessé, près duquel explosa un de nos obus fumigènes au moment du repli, et qui fut transformé en torche. Cela m'avait tellement frappé que j'étais décidé, lors de l'étude de notre propre attaque, à refuser tout appui de ce genre. (...) Je fais ressortir que mes Chambarand, sans être des chasseurs alpins, sont des montagnards au pied sûr, et que je préfère escalader la partie centrale de la cime où je trouverai certainement des cheminements à l'abri des deux ouvrages (tourelles blindées à l'Ouest et CROIX DE COUGOULE à l'Est). Reste le problème de l'approche sur un terrain découvert, truffé de mines. L'approche de nuit risque d'être très coûteuse du fait de ces mines. Je demande et j'obtiens qu'un intense tir d'artillerie soit appliqué dès le lever du jour sur le vallon afin de détruire le maximum de broussailles et de mines, et de faciliter le décelage des autres»...*

Après la préparation d'artillerie, l'attaque démarre. *«Les mines sont visibles et facilement évitées».*

Les tirs de mortiers et d'artillerie adverses se révèlent peu efficaces en raison de la dispersion de la compagnie, tandis que les 75 de la tourelle du MONTE-GROSSO (*fort repris par les Français au-dessus de Sospel*) appuient les fantassins *«au ras des moustaches».*



Arrivés sur le sommet, les *«marsouins»* ne peuvent que constater l'abandon de la position par les Allemands. Celle-ci est parsemée de mines et le plus gros travail du sous-lieutenant VASCHALDE est *«d'éviter les blessures parmi mes hommes et ceux des autres sections qui commencent à arriver par le même chemin».* Il est 6h37 !

Vers 14h30, une patrouille du B.M. 4 progressant en terrain très miné, occupe l'ouvrage du col de BROUIS, vidé lui aussi. Tous les ouvrages de l'ancienne position de résistance de l'ex-secteur des Alpes Maritimes sont à nouveau français, mais à quel prix ! Vers 16h, une patrouille de la 1/B.M. 4, commandée par le lieutenant CHOASSON (*un Chambarand*) aborde BREIL. Ayant trouvé des drapeaux français dans l'église, le soldat RANCOULE va en hisser un au sommet du clocher. En montant l'escalier dans l'ancien P.C. allemand, une mine arrache le pied du lieutenant et blesse le sergent ARDITTI au visage. L'évacuation des blessés jusqu'au col de BROUIS où les attend une ambulance va s'effectuer dans des conditions particulièrement difficiles. En fin d'après-midi, toute la compagnie de MARESCHAL descend sur BREIL. Les trois ponts sur la ROYA sont détruits et les maisons sont truffées de pièges minés qui vont encore occasionner d'autres victimes.

De 8 à 16h, et à quatre reprises différentes, le B.M. 4 a observé de fortes explosions suivies de nuages de poussière sur la R.N. 204, entre La GIANDOLA et SAORGE, ce qui peut laisser présager un repli prochain vers la ligne de fortins italiens bordant la crête à l'est de la ROYA ».



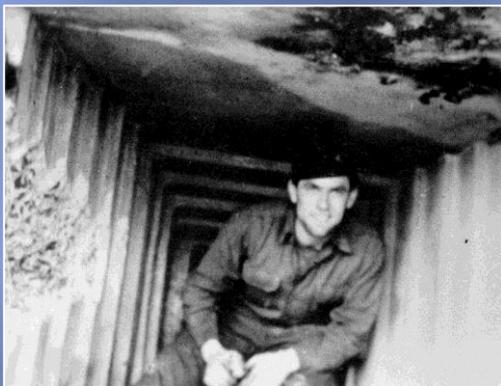
15 AVRIL 1945

LE B.M.4 AU BOSCAU BROUIS-A BREIL

Guy de MARESCHAL DE LUCIANE
chef de la 1^{ère} compagnie du B.M. 4

L'attaque projetée à la suite de l'échec du 10 avril au fort du BROUIS est attendue par les hommes impatients de venger leurs camarades tués au cours du combat...

« A cet effet nous allons être précédés par un véritable barrage roulant effectué par l'artillerie depuis la tourelle du MONTE GROSSO et par des mortiers de 81, selon la méthode utilisée pour les grandes attaques de la première guerre mondiale. Et puis les troupes d'attaque seront plus concentrées que le 10 avril.



*Paul Rocchi au Monte Grosso avant qu'il ne soit fait prisonnier
Fonds Emile Gauthier*

La 1^{ère} compagnie en entier doit s'emparer de la Cime du BOSCAU et de la CROIX DE COUGOULE.

Une compagnie du 22^{ème} B.M.N.A. doit venir la remplacer entre PAOLA et TERMINI pour stopper une éventuelle intervention ennemie venue de l'Est. De plus, la moitié de la 3^{ème} compagnie du capitaine CHABERT doit occuper la cote 1090 et les pentes Ouest du BOSCAU.

Quant à l'ouvrage du BROUIS, on s'en occupera plus tard. Un point noir : les mines. Nous savons que les Allemands en ont beaucoup posé ces derniers jours. Il y a trois sortes de mines : 1/celles qui sont reliées à un fil tendu à hauteur d'homme, 2/les *Schuhminen* qui éclatent sous les pieds et 3/les anti-chars foudroyantes.

Le jour J est fixé un dimanche 15 avril. Ce jour-là à 4h30, la 1^{ère} compagnie effectue la marche d'approche vers le col de TERMINI.

A 6h précises, préparation d'artillerie comme convenu. Le premier échelon suit au plus près le barrage roulant pour ne pas laisser aux Allemands le temps de se ressaisir et nous grimpons rapidement la dénivellation de 250 mètres. Nous subissons des pertes du fait des mines et de la riposte de l'artillerie adverse.

A 6h30 notre artillerie cesse le tir de préparation mais harcèle les pentes Nord du BOSCAU. A 6h37 nous atteignons la cote 1126 et nous couronnons la Cime du BOSCAU. Nous apercevons des traces de sang laissées par l'ennemi. Après une accalmie, celui-ci réagit par des tirs de mortiers, puis d'artillerie.

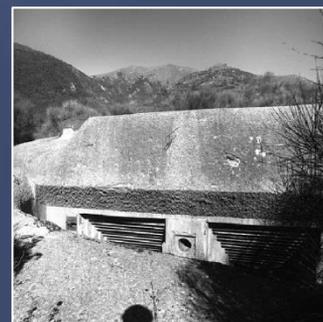
Sur un terrain très miné, la progression continue vers l'ouvrage de la CROIX DE COUGOULE dont nous nous emparons et plus tard vers la Chapelle de la Madone de Grâce que nous occupons.

Nous apprenons que, pendant ce temps, les éléments du capitaine CHABERT ont atteint et dépassé leur objectif, la cote 1090 et que, sur leur lancée, ils se sont emparés de l'ouvrage du Fort du BROUIS.



2035 - Route de Sospel à Breil (A.-M.) — Le Col de Brouis

Le col du Brouis - source : Cprama.com



*Ouvrage du col de Brouis
Source : Ministère de la culture*

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 4 et le 22 B.M.N.A. dans la Vallée de la Roya

La 1^{ère} compagnie reçoit du commandant BUTTIN, l'ordre d'envoyer une patrouille de reconnaissance vers BREIL, mais le gros de la compagnie doit continuer à se maintenir sur le terrain conquis au BOSC pour repousser toute contre-attaque éventuelle. Le lieutenant CHOASSON, un Chambaran, prend la tête de cette patrouille. Il aborde BREIL avec les précautions habituelles.

La ville semble vide d'Allemands. Il entre dans l'église et y trouve des drapeaux français. Le soldat RANCOULE en prend un et va le planter au sommet du clocher. C'est ainsi que vers 16h, le 15 avril, le drapeau français flottait sur BREIL.



Breil - source : Cprama.com

En sortant de l'église, le lieutenant CHOASSON aperçoit de nombreux fils téléphoniques partant d'une maison. C'est le poste de commandement allemand. Il entre dans la maison suivi de quelques hommes et commence à monter l'escalier lorsqu'il saute sur une *Schuhmine* et a le pied droit arraché.

La 1^{ère} compagnie se porte à BREIL pour en interdire l'accès à toute incursion ennemie. Nous constatons qu'avant leur départ, les Allemands ont opéré des destructions, notamment celles des trois ponts sur la ROYA.

Les jours suivants, ils harcèlent BREIL par des obus de très gros calibres. Ces tirs et les mines provoquent de nouvelles pertes.

Depuis le 11 avril, le B.M. 4 compte 8 tués et 29 blessés. A BREIL le lieutenant GUILLEMAIN, de La Marseillaise, est le dernier tué du B.M. 4. »

Colonel Guy de MARESCHAL DE LUCIANE

Extrait de l'ouvrage de Pierre Deveaux « Le Bataillon de Chambaran »

Les 17, 18 et 19 avril les Allemands contre-attaquent et tentent de reprendre, sans succès, les cimes qui dominant FONTAN au Nord de BREIL.

Le dernier mort des Chambaran, tombé le même jour que GUILLEMAIN sera le sergent Jean THIVEL qui fit partie de la sixaine de l'usine Peugeot de Saint-Siméon-de-Bressieux en 43-44.

Une patrouille de la 2^{ème} compagnie est revenue sur le champ de bataille du fort du BROUIS le 15 avril. Elle y a trouvé les cadavres de ses camarades avec, parmi eux trois Chambaran, les deux frères Camille et Jean BEJUY, tués à quelques minutes d'intervalle, et Roger GAUTHIER ». **Pierre DEVEAUX**



QUI NOUS A FAIT CE MAUVAIS COUP ?

Henri BEAUGE (B.M. 4)

« 15 avril. La cime du BOSC est reprise. Voulant réoccuper l'emplacement où j'avais placé mes pièces, le matin du 10, je me trouve, avec STIL, adjoint, au milieu d'une immense toile d'araignée : fils de fer tendus à 10 cm du sol, partant dans toutes les directions...

En notre absence, le secteur a été miné par les Allemands. Comment sommes-nous parvenus au milieu de ce dispositif sans déclencher d'explosion ? Emotion. Du calme !

Tâtant le sol au couteau avant de poser le pied, doucement entre les fils... parvenons à 20 m hors de la toile.

Répétition de la manœuvre du 10 avril. Atteignons, peu après midi, le fort du BROUIS abandonné par les Allemands.

Le bataillon poursuit et s'empare du BREIL.

L'ensemble du secteur paraît nettoyé. L'opération aura coûté cher.

Dans quel but ?

Qui nous expliquera ce que nous sommes allés faire dans cette attaque ?

Qui la justifiera ?

Que pouvaient les Allemands encerclés dans ces ouvrages, sans espoir de secours et dans les circonstances de fin de guerre où nous nous trouvons ?

Quelques jours de siège n'auraient-ils pas suffi ?

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 4 et le 22 B.M.N.A. dans la Vallée de la Roya



Section anti-chars du B.M. 4 (Breil, Saorge, Fontan)
A droite : le lieutenant Henri Beaugé
Col. Henri Beaugé

J'apprendrai, quelques semaines plus tard, qu'il s'agissait de reconquérir - avant un armistice que l'on sentait très proche - les terres de chasse laissées par courtoisie à la famille royale d'Italie lors de l'annexion de la Savoie. Il s'agissait aussi, dit-on, d'impliquer la France, par une occupation partielle du territoire italien, dans les négociations à venir avec l'Italie.

Quelles que soient ces excellentes raisons, d'autres unités auraient pu assumer ces missions.

En cette fin de guerre, la place évidente de notre Division était en Allemagne, pas ailleurs !

Qui nous a fait ce mauvais coup ? ».

Henri BEAUGE



23 AVRIL 1945
DERNIERE POURSUITE

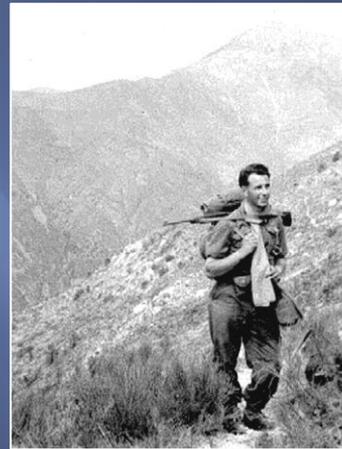
Marcel BEYRON, B.M. 4 Chambarand

La 1^{ère} compagnie occupe BREIL-SUR-ROYA, logeant dans les maisons, attentive aux mines qui foisonnent (les Allemands ont miné jusqu'aux tombes de leurs propres soldats), subissant des tirs de harcèlement de 88. Le 22 avril, les coups sont plus importants et nous croyons à une contre-attaque. La nuit se passe en alerte.

« Après leurs contre-attaques infructueuses des 17, 18 et 19 avril, les Allemands se sont retirés sur la frontière italienne. Certaines unités de la 1^{ère} D.F.L. reçoivent alors l'ordre de repérer leurs positions.

C'est ainsi notamment que la 3^{ème} section de la 2^{ème} compagnie du B.M. 4 reçoit pour mission de reconnaître le col de la CROIX DE MERIGE, situé au Sud-Est de BREIL, sur la frontière à 1.300 mètres d'altitude. Avec un encadrement très léger, la 3^{ème} section ayant perdu au BROUIS son chef, le lieutenant ARTIERES (blessé) et un chef de groupe, Jean BEJUY, tué, se met en route pour son objectif le 23 avril au matin.

Un groupe de la section d'accompagnement lui est adjoint. Cela fait en tout une grosse patrouille d'une cinquantaine d'hommes. Les groupes, suffisamment espacés pour parer à toute éventualité, gravissent la montée de ces pentes particulièrement escarpées au-dessus de la rive gauche de la ROYA.



Emile Gauthier au cours de la « dernière poursuite »
Fonds E. Gauthier

Aucun guide de la région, comme cela s'est parfois fait, n'accompagnera cette marche vers l'inconnu. Seules les cartes d'état-major permettent de déterminer l'itinéraire. Vers midi la 3^{ème} section arrive en vue de l'objectif situé encore cependant à plusieurs kilomètres et à quelques centaines de mètres en altitude.



Groupe Chambarand - Au premier plan le sergent chef Lafaye
Fonds E. Gauthier

Question élémentaire que se posent les deux sous-officiers responsables de l'opération (*un adjudant-chef, un sergent-chef*) : les Allemands nous attendent-ils retranchés sur le col ? Ils décident alors d'envoyer une patrouille légère en reconnaissance.

Le sergent Lucien GAILLAT se porte volontaire avec sept à huit hommes. Mission leur est donnée d'avancer plus rapidement mais en contournant le piton qui domine le col de la MERIGE, tandis que le gros de la section continuera sa progression par la voie directe. Scindés en deux, les éléments de l'opération restent cependant en contact par *talkies-walkies*.

A la jumelle ils peuvent également s'observer. Lucien approche de l'objectif vers 16h. Il n'a rencontré aucune résistance, il ne semble pas avoir aperçu le dispositif ou de mouvements ennemis.



*Sergent chef Lafaye, Lt Luccioni et Marcel Beyron
Fonds E. Gauthier*

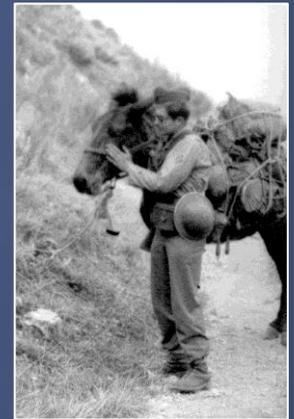
Quelques instants plus tard, les deux groupes font leur jonction sur le col. Les Allemands viennent juste de quitter leurs positions. Au centre de leur dispositif, les braises d'un feu de bois sont encore rougeoyantes.

Les hommes se précipitent sur l'autre versant du col pour voir dans les lacets du chemin en dessous, les derniers Allemands s'enfuir. Quelques rafales de F.M. pour leur signaler qu'on est là, mais, Dieu merci ! Ils ont refusé le combat. Ont-ils obéi à un ordre ? Ont-ils surestimé nos forces ?

Pour les responsables de l'opération c'est un énorme soulagement. Communiquant par radio avec le P.C. du bataillon, ils reçoivent l'ordre de s'établir pour la nuit sur l'objectif.

Isolée à plusieurs kilomètres de ses bases dans une nature sauvage et hostile, sentant que l'ennemi, malgré son retrait, n'est pas tellement éloigné, la 3^{ème} section disposée en point d'appui fermé passe une nuit pleine d'inquiétude.

Au matin, l'Etat-major signale l'envoi d'une colonne de ravitaillement à dos de mulets. La 3^{ème} section va-t-elle poursuivre son avance ?



*Marcel Beyron et sa mule
Fonds E. Gauthier*



Fonds E. Gauthier

Hélas à midi le contre-ordre arrive : l'opération est arrêtée ; il faut redescendre pour rejoindre les bases. Tant d'efforts et de risques pour rien ! Les hommes sont dépités, Joseph se vengera !... Il emportera la plaque frontière en fonte (*au moins 15 à 20 kg*) qu'il a trouvée au col !

Cette péripétie de la 3^{ème} section fera partie de la dernière opération de la 1^{ère} D.F.L. dans le secteur.

Le 27 avril la division est envoyée au repos dans la région d'ANTIBES ».

Marcel BEYRON

Extrait de l'ouvrage de Pierre Deveaux « Le Bataillon de Chambaran »

LE DRAPEAU FRANCAIS FLOTTE SUR BREIL

Henri GAMBOURG (B.M. 4)

« Après la neige d'Alsace et les congères de St-Agrève, la Sibérie française, la jeep roulait sous un ciel de carte postale, vers la montagne surplombant OLIVETTA. On relevait un bataillon de Nippo-américains très gentils qui nous offrirent un téléphone magnétique sans électricité, mais permanent. Il fallait un "écouteur" à chaque bout, guettant nuit et jour le sifflet du vis-à-vis annonçant un message. (...)

On émigra au mont ARBOUIN à l'Ouest de BREIL-SUR-ROYA. Un fort ex-français, le BOSC, barrait l'accès à ce bourg occupé. Un contingent de *brêls* (*mulets en arabe*) nous ravitaillait, avec peine : Ces bourriques ne comprenant que l'anglais : "*corne on, baby, stop, baby, stand up, baby*" n'arrivaient pas à escalader abrupts et cailladères, ni pratiquer les sentiers de chèvre : les Amerlos les ayant sur-gavées, elles s'écroutaient dans les ravins avec leur barda, trébuchant au moindre caillou. "*Sérénade à ma mule*" eut un grand regain de popularité.

Que devinrent-elles, la guerre finie ? Steaks tartares ?

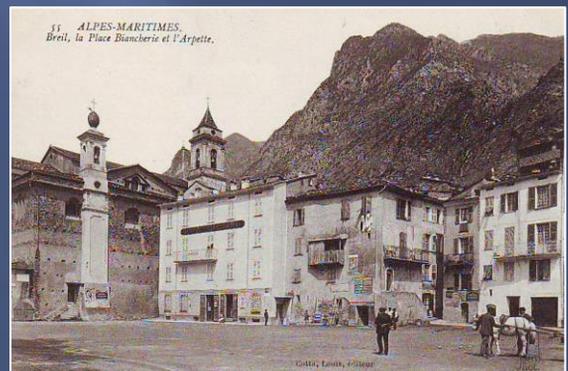
Je fus engueulé pour avoir, en garde nocturne, entendant des bruits suspects, sans doute un mini-éboulement, fait feu au jugé, puis pour, en patrouille, être reparti à la recherche de mes officiers que je crus victimes d'une canonnade ennemie : aperçu par les *chleuhs*, tiré comme un lapin, mais au canon, zigzagant comme un chamois dans les rochers, les officiers m'accusèrent, à leur retour, d'avoir failli les faire repérer dans leur planque d'où ils observaient les positions adverses.

Décidément, il est difficile d'être à la fois héros et idiot. Moi qui ne rêvais que d'exploits, on m'accusait de trouillardise ! Toutes mes hardiesses attribuées à la peur ! L'anti-héros malgré lui. Le pire est à venir, *autant convient que je vous conte, comment je me suis mis à honte, l'amor est morte...* Non, ça, c'est de Rutebeuf.

Reprenons. Le fort du BOSC, attaqué par la 2^{ème} compagnie, la reçut au lance-flammes et l'étripa. Il nous fallut crapahuter, prendre position dans les rochers d'alentour, attendre plusieurs jours la pénible grimpe de deux ou trois chars légers "*Grant*".

Puis l'assaut, sous le feu protecteur des chars. Hélas, si bien réglé que nos obus nous pétaient sous le nez. J'eus de la chance : éclats en pleine poitrine, mais un *pocket-book* amerlo dans chaque poche du treillis "*olive green*", ce furent Steinbeck et Faulkner qui morflèrent. L'adversaire resta muet : à notre insu, les partisans italiens ayant, loin de là, fait sauter un dépôt de munitions, le fort avait été évacué.

Nous voilà dévalant vers BREIL, dernière ville française libérée (*hormis celles de l'Atlantique*) où j'entre le premier. Première maison : une petite gendarmerie. D'un bond, je franchis les trois marches du seuil, pousse la porte, flingot à la hanche, fouille. Au premier, je déniche un drapeau tricolore, roulé depuis 1940. Je le déroule, le déploie sur le support ad hoc, au dessus de l'entrée, (*aucune photo n'immortalise l'exploit*) et saute rejoindre les copains. La ville prise sans coup férir, on nous cantonne en amont et on repart le lendemain : les renseignements ont repéré un poste d'observation boche sur l'ARPETTE, mont-frontière de 1.600 m surplombant la ville.



Breil et l'Arpette - Source : Cprama.com

On grimpe et arrive à un réseau de barbelés, silencieux et menaçant. Longue pause. On doit nous attendre au tournant, il paraît qu'un nazi fanatique, l'Allemagne occupée, veut résister en Piémont.

N'y tenant plus, j'aborde le gradé : "*Mon lieutenant, donnez-moi une mitrailleuse à la place de mon vieux flingue et j'y vais*".

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

13-27 Avril 1945 - 2^{ème} partie

Le Bataillon de Marche 4 et le 22 B.M.N.A. dans la Vallée de la Roya

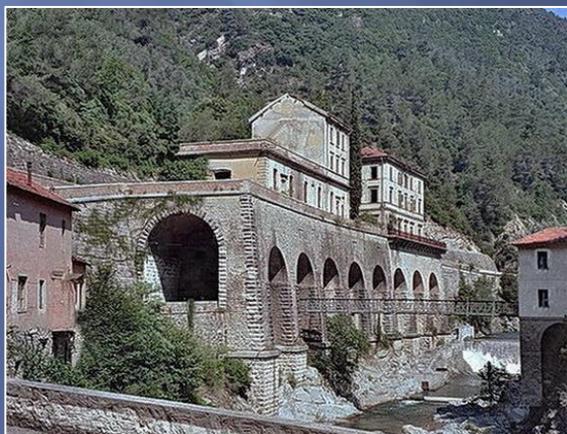
J'escalade les barbelés, explore, vois dans le sable du sentier des empreintes récentes de demi-bottes *fritz*, leur forme caractéristique montre un départ précipité ; je rentre dans les abris souterrains : vides. Le moindre petit *fridolin* tapi là m'aurait descendu comme à la foire. Je ressors, fais mon rapport, tout le monde se lance, sans songer aux mines, chausse-trapes et pièges à cons, heureusement inexistants. On redescend joyeux d'avoir pris la sans doute dernière position boche non-atlantique.

BREIL est en deuil : en notre absence et à notre place, les "troupes de seconde ligne" avaient pillé bouffe, fric et pinard. Mais les cruels et rusés doryphores avaient miné bouteilles, fûts et placards ».

Henri GAMBOURD



Plaque commémorative du rattachement en 1945
Ci-dessous : Piene - poste frontière de Ravaï avant 1945
Crédit photo : Denis et Michèle Maurin
Source : lecomtedenice.fr



LA POUSSEE DU 22 B.M.N.A. EN ITALIE

Colonel Henri BERAUD

15 AVRIL

La 3/22^{ème} B.M.N.A. est sur la cote 1090 de la cime du BOSC à 6h50, mais jusqu'à 8h la progression en direction de l'ouvrage de la Croix de COUGOULE est lente car le terrain est très miné. L'ouvrage est occupé à 8h15, tandis que la 1/22^{ème} B.M.N.A. s'installe sur le col de TERMINI, au-dessus du village italien de PIENA.

16 Avril

Dans la zone de la 2^{ème} brigade, la 3^{ème} compagnie du B.M. 4 occupe la localité de La GIANDOLA sur la R.N. 204, tandis que la 4/22^{ème} B.M.N.A. atteint la ROYA qu'elle franchit en plusieurs points. Puis, elle s'empare de la gare de PIENA.

Dans la soirée, une patrouille de la 1^{ère} compagnie, envoyée au village italien de PIENA, se fait «allumer» à bout portant : sept tirailleurs blessés sont sauvagement achevés à la mitrailleuse...

17 Avril

A 10h, la 2^{ème} compagnie du 22^{ème} B.M.N.A. dépasse la Légion sur l'ARBOUIN et occupe l'ouvrage du col d'AGNON (1.126m). Ce petit ouvrage, construit par la main d'œuvre militaire à l'Ouest du col, offre d'excellentes vues sur BREIL.

Comme ses homologues de l'AUTHION il comprend deux blocs d'entrée et une cloche d'observation, reliés entre eux par environ 130 m de galeries souterraines. (...)

Après le col d'AGNON, la compagnie passe à la Croix de CAMPE (1.139 m) dans la descente sur BREIL et franchit des champs de mines très importants .

21 Avril

Le lieutenant FEVRE, commandant la 4^{ème} compagnie est tué d'une balle par un sniper embusqué près de la gare.



Jean FEVRE (1920-1945)



Jean Fèvre est né le 9 février 1920 à Metz où son père était officier.

Elève précoce, il entre en 6^e à l'âge de 8 ans, au Collège Saint-Clément. Bachelier à 16 ans, il entre ensuite dans la Compagnie de Jésus. En 1939, séminariste, il termine sa licence de Lettres et attend avec impatience sa mobilisation qui n'arrive que le 9 juin 1940 quand il est incorporé au 27^e RI à Dijon, le jour même où son frère aîné meurt au combat dans les Ardennes.

Le 21 juin 1940 il quitte son détachement replié à Bayonne et s'embarque le lendemain à Saint-Jean-de-Luz avec plusieurs camarades sur le Batory, qui rapatrie des troupes polonaises en Angleterre. Le 27 juin 1940, il s'engage dans les Forces Françaises Libres.

Affecté quelques semaines au QG des FFL à Londres, il ne peut participer à l'opération de Dakar car jugé physiquement inapte. Il est nommé en septembre 1940 professeur au Prytanée Militaire de la France Libre puis, à partir de février 1941, adjudant instructeur à l'Ecole des Cadets de la France Libre à Malvern, puis à Ribbesford, où il est promu aspirant le 1^{er} juin 1942.

Après quelques mois au Centre d'Instruction du camp d'Old Dean, le sous-lieutenant Fèvre quitte la Grande-Bretagne en mars 1943 pour gagner l'Afrique du Nord. Affecté à l'Etat-major de la 1^{ère} Division Française Libre en juin, il passe, le mois suivant, au 22^{ème} Bataillon Nord Africain (22^{ème} BMNA) de la 2^{ème} Brigade Française Libre (2^{ème} BFL) où il commande une section de bren carriers de reconnaissance.

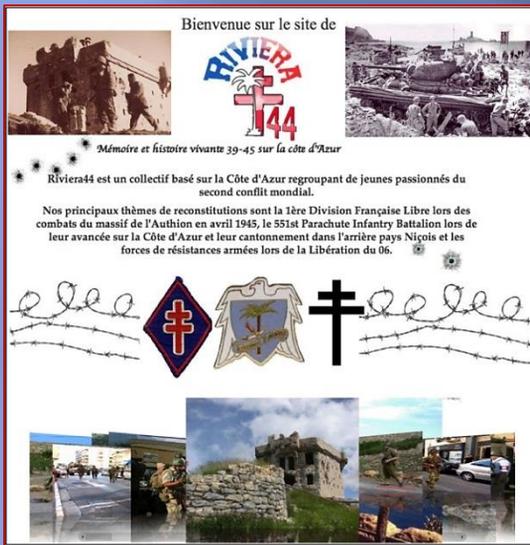
Il reçoit le baptême du feu lors de la campagne d'Italie où il commande une section de mitrailleuses et est cité pour son calme, son courage et son esprit d'initiative, en particulier au Garigliano et à Radicofani en mai et juin 1944.

Il débarque en Provence avec la 1^{ère} DFL le 16 août 1944 et participe activement à la libération de Toulon. Dans les Vosges, à Ronchamp le 30 septembre 1944, il est blessé par éclat d'obus à la main droite. Il est promu lieutenant le mois suivant. En Alsace, le 24 janvier 1945, il remplace courageusement son capitaine blessé et entraîne la 4^{ème} Compagnie du Bataillon à l'assaut de l'objectif, obtenant la reddition de cinq casemates et faisant 52 prisonniers. Le 30, lors de l'attaque du bois d'Ohnenheim, il dirige l'attaque de son unité avec le plus grand sang-froid, atteint son objectif et s'empare à nouveau de nombreux prisonniers et d'un matériel important.

Envoyé avec la 1^{ère} DFL dans les Alpes du sud contre les défenses allemandes, le lieutenant Fèvre entre en Italie en avril 1945. C'est là que, le 21 avril, à la gare de Piena dans la Vallée de la Roya, il tombe tué de deux balles, à la tête de ses hommes. Il sera le dernier officier de la Division tué au combat. Il est inhumé d'abord au cimetière de la 1^{ère} DFL, à l'Escarène dans les Alpes-Maritimes puis à Rambervillers dans les Vosges.

- Chevalier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 16 octobre 1945

Crédit photo et source : *Ordre de la Libération*



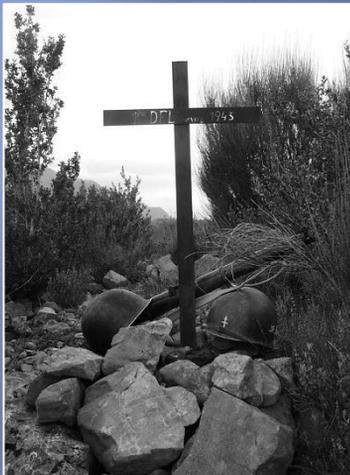
Nos remerciements vont à Simon GREBOVAL qui a mis à notre disposition les cartes illustrant les combats du B.M. 21 sur la cime de Pezurbe.

« J'ai créé avec des amis un petit collectif nommé RIVIERA44 pour se souvenir de ce qui s'est passé dans les Alpes-Maritimes en 39-45. Pour cela nous participons à diverses manifestations commémoratives en tenue de soldats de la 1^{ère} DFL. Habitant près de l'Authion je me suis toujours passionné pour cette Division ! L'Association MVCG SECA organise comme chaque année une sortie commémorative en véhicules d'époques sur le Massif de l'Authion.

Il est prévu pour le 70^{ème} anniversaire des combats en avril 2015 de faire monter un char Stuart en état de marche pour reconstituer ce qui s'est passé en 1945.

Simon GREBOVAL

Site internet [RIVIERA 44](http://RIVIERA44)



Simon Greboval en tenue de la 1^{ère} D.F.L. devant une croix gravée retrouvée à Pezurbe



BIBLIOGRAPHIE

- Récit des combats du B.M. 21 dans l'Authion (9-21 avril 1945). Yves GRAS (B.M. 21) [Lien](#)
- Le carnet de route du sous-lieutenant SAUTREAU (B.M. 21) in : L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 - Amont, 2005
- Survivant de Bir Hakeim. Domingo LOPEZ (13 D.B.L.E.) Ed. dactylographiée. Col. Blandine Bongrand-Saint Hillier
- Opérations du Génie dans les Alpes. 1^{ère} Armée française commandement du Génie
- Avoir 20 ans en 1940. Chroniques de guerre d'un Français Libre. Henri BEAUGE (B.M. 4). Diffusion familiale, réédité en 2014
- Le bataillon de Chambaran. Secteur 3 de l'Armée secrète de l'Isère. Pierre DEVEAUX (B.M. 4), PUG « Résistances », 1994
- Biographie de Jean FEVRE (22 B.M.N.A.) Ordre de la Libération [Lien](#)
- Les combats de l'Authion. Colonel Henri BERAUD in : Journal de la Roya Bevera n° spécial, 2005
- L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 - Amont, 2005 [Lien](#)
- Le front oublié des Alpes Maritimes. Pierre-Emmanuel KLINGBEIL. Serre éd., 2005
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (B.M. 21), Presses de la Cité, 1983

SITE ET PAGES FACE BOOK

- Site internet Riviera 44 [Lien](#)
- Page Pèlerinage à la cime de Pezurbe 2014 [Lien](#)
- Page FB Riviera 44 [Lien](#)
- Page FB VMH Provence 70e anniversaire Authion [Lien](#)

PHOTOGRAPHIES

- Photographies du Comté de Nice [Lien](#)

Blog Division Française Libre [Lien](#)

Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)